

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

**Politique
et Rugby!**

*L'opinion de M. Dantou
interviewé par « match »
l'intervention de M. Delbos*



Trois héros de l'aviation française. De gauche à droite : Reine, Codos, Gimié, au départ du raid Paris - Santiago-du-Chili.
(Voir notre reportage inédit, page 10.)



LE FOOTBALL ET LA ROUTE

Il y a, évidemment, quelque chose de changé sous la calotte des cieux qui protègent notre football national. J'ai répondu l'autre jour à l'aimable invitation de la Fédération française qui convoquait les journalistes à assister à l'entraînement de l'équipe de France après avoir pris un repas cordial et substantiel en commun. Les joueurs m'ont fait l'impression la plus forte et la plus satisfaisante. Ils perfectionnaient sur le terrain de l'U. A. 16, à la porte de Saint-Cloud, leurs passes, ils ne cherchaient pas tant à marquer des buts, équipe A contre équipe réserve, qu'à varier les combinaisons et les démarquages et à mettre au point, somme toute, leur entente mutuelle.

Voilà qui est intelligent et sympathique. Nos footballeurs n'ont pas besoin, on l'avouera, de s'entraîner, car ils s'entraînent tous les jours et jouent tous les dimanches. Par contre, ils ont besoin de se comprendre lorsqu'ils sont réunis sous les couleurs de l'équipe de France. Certes, il faut toujours compter sur l'improvisation dans un match international. Les plus savantes combinaisons échouent devant un adversaire déterminé. Mais on improvise beaucoup mieux lorsqu'on connaît la façon de jouer de ses partenaires et lorsqu'on s'entend bien, en vrais camarades.

Les vainqueurs de la Suisse et de la Hollande sont de vrais camarades. Pas l'ombre de jalousie entre Courtois et Nicolas, par exemple. On se dévoue, et de grand cœur, pour le but commun. Et c'est pourquoi nous devons envisager avec confiance le prochain match de l'équipe de France, le 5 décembre, contre l'Italie.

Cela ne veut pas dire que la victoire soit probable. Une victoire est possible. Elle n'est jamais probable. Surtout en match international où tant d'éléments opposés concourent en faveur... du destin. Un match de championnat ne ressemble pas à un match de coupe ni à un match international. La chance joue aussi un rôle. Enfin, il ne faut pas oublier que l'Italie possède une classe technique supérieure. Je serai particulièrement ravi si les Français arrivent à battre les Italiens. Mais si j'avais la maladie ou la manie, comme vous voudrez, de parier, je risquerais mes chances sur l'Italie. Quel score ? 3 à 2 ou 2 à 1.

★

On sait que le stade du Parc des Princes sera complet le 5 décembre. Toutes les places sont louées. Et les partisans du stade à 100.000 places de gémir, assez justement. Pourquoi n'y a-t-il pas à Paris un stade digne de la Ville Lumière ? Nous avons déjà protesté contre cette lacune que personne ne semble disposé à combler, ni l'Etat, ni la Ville de Paris, ni les fédérations ou clubs. Nous aurions pourtant bien besoin d'un grand stade pour 1938. La Coupe du Monde de football attirera, on l'espère, des foules qui devront se tasser à Colombes et au Parc des Princes. Bien qu'en matière d'improvisation, les Français soient plus doués que les autres peuples, on n'ose pas espérer qu'un nouveau stade sera construit à temps ni qu'on aménagera avec les commodités nécessaires les agrandissements suffisants dans un stade déjà existant.

Pourtant, un stade à 100.000 places pourrait servir de cadre à de grandioses manifestations, qu'elles soient sportives, politiques ou artistiques. Ça ne serait pas une mauvaise affaire, pour parler d'une façon commerciale.

RENE LEHMANN.

LOTÉRIE NATIONALE

Le tirage de la 11^e tranche de la Loterie Nationale aura lieu le dimanche 12 décembre prochain, à 21 heures, au Théâtre National de l'Opéra

PROSPECTONS! PROSPECTONS! ET NOUS TROUVERONS...

On sait qu'une mission de la Fédération Française d'Athlétisme doit partir vendredi prochain, pour l'Afrique Occidentale Française. Le but de la mission composée par la F. F. A. serait triple : 1. Etudier sur place les possibilités athlétiques des indigènes de l'A. O. F. ; 2. Etablir entre les dirigeants des sports dans les colonies de l'A. O. F. et ceux de la Métropole une liaison constante ; 3. Examiner, en accord avec les pouvoirs officiels, c'est-à-dire avec le gouvernement général de l'A. O. F. et ses services, la venue éventuelle d'athlètes noirs dans la métropole.

Un certain nombre d'athlètes noirs, âgés d'au moins dix-huit ans et de vingt-cinq ans au plus, susceptibles de réaliser une ou plusieurs des performances suivantes : 100 m. : 12" ; 400 m. : 55" ; 1.500 m. : 4' 45" ; hauteur : 1 m. 60 ; longueur : 6 m. ; perche : 3 m. 20 ; poids : 12 m. ; disque : 35 m. ; javelot : 45 m. ; 110 m. haies : 18", seront présentés à la com-

mission après avoir été soumis à une visite médicale et à des épreuves contrôlées officiellement.

Souhaitons bon voyage et surtout bonne réussite aux membres de la mission fédérale. L'initiative prise, en l'occurrence, ne manque pas d'intérêt. Il est certain que notre belle Afrique Occidentale doit être assez riche en sujets susceptibles de se bien comporter dans le domaine de l'athlétisme, mais... ne peut-on craindre, par contre, que les noirs en question perdent une grande partie de leurs moyens quand ils seront amenés, transplantés chez nous ?

A ce sujet, il serait intéressant de connaître l'avis des dévoués instructeurs (officiers et sous-officiers) qui, chaque année, ont à s'occuper, à l'Ecole de Joinville, d'un certain nombre de noirs.

Il me souvient qu'à l'époque où j'avais l'honneur de faire mon service militaire à

l'Ecole de Joinville, je n'avais pas manqué d'être impressionné par l'aspect physique imposant des athlètes noirs en stage à l'Ecole. Or, les résultats pratiques obtenus n'étaient pas transcendants... Il m'avait semblé remarquer que les noirs en question avaient beaucoup de peine à s'assimiler les styles ; que leur influx nerveux était quelque peu déficient, et qu'ils étaient loin de réaliser les performances que l'on aurait pu attendre d'eux. Gageons que, s'ils s'étaient trouvés dans leur pays natal, ces magnifiques athlètes noirs auraient obtenu des résultats bien différents.

Voilà certes une question intéressante à débattre. C'est avec plaisir que « Match » recevra, à ce sujet, l'avis des « compétences ».

En terminant, je crois utile de signaler à nos lecteurs un article publié par « Je sais tout » avant les derniers Jeux Olympiques. Dans cet article intitulé : « Les athlètes canaques nous feront-ils vainqueurs ? », M. Henry Mirguet donne quelques précisions qui ne manquent pas d'être... étonnantes. Jugez-en :

« Par pure curiosité, j'ai voulu me rendre compte de ce dont étaient capables mes tayos (amis) au lancement du poids, par exemple. Les résultats furent ahurissants. Les projectiles utilisés étaient des sphères d'acier dont le poids était voisin de 7 kg 500. Le diamètre était exact.

« Le premier Canaque à l'essai nous amusa fort ! Le brave tayo, ne s'attendant pas à un pareil poids sous un aussi petit volume, faillit le laisser choir sur ses pieds nus et, pour le rattraper, se baissa jusqu'à terre en soufflant très fort d'étonnement et en criant : « Houla, Masta ! Quoi c'est ça ! Oh ! beaucoup lourd ! ». Puis, nous voyant lancer le poids selon la méthode classique il essaya de nous imiter et, pour son coup d'essai, réussit à peine sept mètres. La seconde fois il s'y prit plus adroitement et dépassa aisément une quinzaine de mètres, puis tout à coup, saisissant le boulet et le jetant comme un caillou... il battit le record avec les 20 mètres sensiblement dépassés !... En course à pied, nos tayos seraient bien certainement admirés. Pour le « fond », et même le grand fond, je ne pense pas qu'ils aient grand-chose à craindre : par quoi et par qui voudriez-vous que soient gênés des hommes capables de suivre un cavalier, par des « chemins de brousse » pendant des heures ? »

Puissent les membres de la mission envoyée par la Fédération Française d'Athlétisme être aussi heureux dans leur prospection en A.O.F. que M. Henry Mirguet en Nouvelle-Calédonie et puissent les athlètes noirs qui se seront signalés à leur attention en A. O. F. être en aussi bonne forme quand on les aura fait venir dans la Métropole...

DOCTEUR PHILIPPE ENCAUSSE.



Un groupe d'athlètes noirs photographiés à l'Ecole de Joinville.

Les pieds dans le plat

NOUS entrons dans les brumes de l'hiver et déjà voilà des poètes qui nous parlent des joies estivales. « Comment courrait-on Bordeaux-Paris ! », demandent-ils, et de se passionner incontinent pour tel ou tel mode d'entraînement. Les uns tiennent à la grosse moto ventrue, vrombissante, pétaradante, assortie d'un entraîneur rigide, corpulent et supervêtu de laine et de cuir. D'autres gardent leur confiance à la moto commerciale, moins imposante mais costaud quand même. Il en est encore qui, amoureux d'un passé pas si lointain, pensent aux belles journées de l'entraînement humain, à l'entraînement des concurrents par d'autres cyclistes se relayant, lesquels étaient transportés sur des camions spécialement agencés, véritables tanks hérissés de vélos et klaxonnant, impérieux, dans le vacarme et la poussière et boutant au fossé les modestes torpédos des suiveurs. Il y a, enfin, les romantiques échoués qui rêvent de l'entraînement par tandem. Ils ne vont tout de même pas jusqu'à réclamer « par tandem mixte », ce qui mettrait une pointe de sex-appeal non négligeable et très capable d'être appréciée par certains géants de la route...

Eh bien ! tout cela ne suffit pas. « Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ! » semble être la devise des organisateurs. Et ils viennent, sur la route de Rambouillet, de faire rouler, à titre d'essai, des champions cyclistes derrière vélocipèdes. Les avis sont partagés sur cette démonstration et ce n'est point le lieu d'en discuter ici.

Le présent article n'est écrit que pour une toute petite réflexion, bête comme chou, que je vous confie, chers lecteurs, en même temps qu'aux aigres :

« Pourquoi continuer à faire courir Bordeaux-Paris ? »

On a créé, aux temps héroïques du sport

vélocipédique, des épreuves destinées à frapper l'esprit des masses. Depuis, les masses ont compris et roulent à bicyclette toutes les fois que cela leur est utile ou agréable. La propagande, si elle demeure utile, doit s'exercer dans le pur domaine sportif.

Là encore les temps sont changés. Les vélos d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier, les méthodes de préparation des hommes qui les montent non plus. Voyez plutôt l'effrayante progression du record du monde de l'heure ! La piste améliorée y joue son rôle comme la route, dix fois plus roulante aujourd'hui.

Qu'on invente donc autre chose ! Qu'on fasse preuve d'imagination !

Il arrive, malgré tout, un moment où les vieux souliers ne peuvent plus être réparés.

GAUTIER-CHAUMET.

P. S. — Dites donc ! Vous avez vu l'effet de mon papier de l'autre semaine ? L'Olympique de Lille... Hein ? Il a drôlement réagi ! Si je ne suis pas nommé « dogue d'honneur » c'est que la reconnaissance n'est plus de ce monde ! — G.-Ch.

LUTTE

Il est certain maintenant que Charles Rigoulot compte parmi les meilleurs catcheurs poids lourds français et même européens. Ce n'est pas sa dernière et facile victoire sur le Yougoslave Kersic qui manquait à son palmarès pour en faire un champion. Loin de là, car l'ex-champion de force a rencontré et battu à plusieurs reprises des hommes nettement supérieurs à Kersic.

Ce que le public parisien attend maintenant, c'est de voir à l'œuvre le populaire Charlot contre un Deglane, un Koloff, un Pereira avant son départ, car, las d'être battu, le Portugais a fui, ou un Lewis. Espérons que satisfaction sera bientôt donnée au public parisien et à Rigoulot.

C'est une véritable leçon de catch que notre compatriote donna au fougueux Yougoslave. La première manche dura 27 minutes. Elle se termina par un succès pour le re-

cordman du monde qui triompha par un retournement de bras. Et c'est par une ceinture avant, cette fameuse spécialité Rigoulot, que ce dernier remporta la seconde manche, en 9 m. 2 s. Kersic est certes un excellent catcheur, mais c'est un bagarreur, fougueux, spontané, pour qui les règles sont des choses inexistantes.

Pendant trente minutes, Sparks et Kostantinnoff se sont sérieusement tiré la « bourre ». René Michot les renvoya dos à dos et si les faveurs du public allèrent au Bulgare, c'est que l'Américain commit plusieurs irrégularités, notamment en tirant les cheveux, en frappant du genou, etc. Sparks manifesta aussi un peu trop théâtralement sa mauvaise humeur. Un athlète doit accepter les décisions de l'arbitre et ne pas prendre le public à témoin de ses malheurs. Pour notre part, la décision avantagerait nettement le Yankee.

Bianconi, qu'on laisse un peu trop dans l'ombre, battit nettement l'Italien Rino Dean, plus souple qu'efficace, et Navailles, qui progresse constamment, fit match nul avec le puissant Stoeff. Ce dernier constitue toujours un excellent « cheval d'essai » pour les espoirs français.

★

A l'Elysée-Montmartre, le match principal qui opposait Shikat à Jim Burnett donna lieu à un véritable combat de boxe. Le Canadien Burnett s'est à coup sûr trompé de profession. Il boxe à rendre jaloux Carnera lui-même, mais lutte comme un novice. Il frappa à tel point que Shikat se trouva bientôt ruisselant et que l'arbitre dut arrêter le pugilat et disqualifier le Canadien.

Le Hongrois Karolyi, qui rendait quelques kilos à Pierlot, força ce dernier à l'abandon. Le métier du Magyar était à ce point supérieur que la différence de poids ne constituait guère un handicap pour lui.

Mais reconnaissons qu'on nous « sert » bien souvent les mêmes catcheurs et qu'on ne favorise guère nos compatriotes. Nous avons vu plusieurs réunions où seuls deux Français étaient engagés sur quatorze inscrits. Il y a là une exagération et une belle occasion pour la F. F. L. P. de se manifester.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

match

CHEQUE POSTAL : 1427
R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Prière de noter notre nouveau tarif d'abonnements, entré en vigueur le 1^{er} novembre 1937

TEL QUE JE SUIS

PAR MAURICE ARCHAMBAUD 2.

A l'insu de mes parents

Le récit de mes débuts de coureur m'a éloigné de la villa paternelle où la vie se déroulait toujours selon le rythme immuable imposé par mes parents, heureux de leur sort, et qui n'envisageaient pas de modifier le fil de leur existence.

Ils n'aimaient pas le sport en général, et le cyclisme en particulier. Aussi leur cachai-je toujours avec précaution que leur rejeton était coureur et qu'il enfilait, chaque dimanche matin, maillot et culotte courte, alors qu'ils le supposaient, pédalant pour se distraire, sur la route de Fontainebleau. Il fallut que Ribeyre commit une maladresse pour que le pot aux roses fût découvert.

Un dimanche, Ribeyre apprit que j'avais, le matin même, gagné le Prix Grimaud et il accourut à Châtillon pour me féliciter. Je n'étais pas encore rentré. Il trouva mon père et ma mère, à qui il lança joyeusement :

— Alors, Maurice a enlevé le Prix Grimaud...

— Comment, s'indigna mon père, que dis-tu ?

Ribeyre avait compris. Il n'insista pas. La gaffe était irréparable. Au retour, je fus interrogé, cuisiné, et je finis par avouer. Eh bien ! oui, je courais, et j'aimais ça, et jamais ne m'arrêtera, parce que ça me plaisait et que je n'étais plus un enfant...

J'expliquai, en pleurant, que sous les cou-

portes du quartier des coureurs ne s'ouvrant pas toutes grandes pour lui, à l'époque, pas plus qu'elles ne s'ouvraient pour nous et tant d'autres. J'ai connu l'entraînement en fin d'après-midi, vers six heures, au milieu des gosses de tout acabit pourvus de la fameuse carte d'entraînement qui est le premier brevet de leurs études cyclistes.

Mais je passerai très rapidement sur cet hiver. Il ne devait en rien modifier mon existence. J'attendais impatiemment mai et mon départ au régiment. Je vis, un à un, tomber les feuillets du calendrier. Enfin, je reçus mon ordre de route : j'allai à Dijon, la vieille capitale de la Bourgogne, dans un régiment d'aviation. La séparation fut pénible. Mes parents étaient désolés, et je ne l'étais pas moins. Il me serrait brusquement le cœur de quitter Châtillon, d'abandonner mes petites habitudes, de laisser là mon vélo au seuil d'une saison nouvelle qui m'eût, à coup sûr, permis de me révéler définitivement, et c'est Prunier qui me consola :

— Tu auras peut-être des chefs sportifs, écris-moi, je t'envoierai ton vélo...

Quelques jours après mon entrée au corps, j'écrivais à Prunier une longue lettre qu'il a gardée :

« Tu peux me faire parvenir mon vélo, je roulerai... »



Maurice après sa première tentative d'essai contre le record.

leurs du Buffalo-Vélo Club, où nous avions émigré avec Prunier, j'avais remporté plusieurs courses et couvert 39 km. 900 dans l'heure. Ma mère était ahurie. Elle ne pouvait admettre ma duperie. Mon père, par contre, fut intéressé. Puisque je faisais respecter le nom d'Archambaud, j'étais digne d'estime. Il plaïda bientôt ma cause auprès de ma maman et fut si éloquent qu'il lui arracha son pardon.

Dès lors, je n'eus plus à me cacher et Prunier vint à la maison pour rassurer mes parents sur mon avenir de coureur cycliste.

— Vous verrez, répéta-t-il plus de dix fois, nous en ferons un champion.

Et ma mère répondait en écho :

— Un champion... Vous croyez, un champion ?

Les inquiétudes d'une maman sont toujours fondées. La mienne sentait confusément tout ce que ce mot : champion, dont elle n'avait guère l'habitude, cachait de difficultés, d'épreuves pénibles, de souffrances futures. Elle fut peut-être la seule à redouter l'avenir, avertie par on ne sait quelle voix intérieure. Elle ne vit pas tout en rose et elle eut raison ; au cours des années laissées derrière moi, en effet, ce ne fut pas toujours gai, et j'affirme avoir fréquemment regretté le mécano de précision que je fusse devenu si le démon du vélo n'avait possédé, à la fois, mon corps et mon âme.

On me dira malvenu de me plaindre, et j'en conviendrai, mais je crois de mon devoir d'avertir les jeunes de l'ingratitude de la tâche qu'ils entreprennent. Je n'ai pas à les effrayer, je veux seulement les éprouver. Qu'ils sachent qu'il y a beaucoup d'appelés pour peu d'élus et que le sport cycliste est plein d'embûches. C'est un trait de mon caractère d'être ainsi prévenant : je ne le dissimulerai pas.

Soldat

L'hiver vint peu après la révélation maladroite de Ribeyre, et, avec lui, les pluies glacées, la neige, la fin des épreuves routières. Le Vel' d'Hiv' ouvrit ses portes et nous nous y retrouvâmes, Ribeyre et moi, pour quelques américaines, Julien Prunier étant toujours à nos côtés. Non sans peine, d'ailleurs, les

Second violon

Sans doute reconnut-on, au régiment, mes qualités de mécanicien, mais ce que le colonel retint surtout ce furent mes connaissances du violon. Il était lui-même un expert de l'alto, et, au surplus, un organisateur de concerts de chambre qui me dispensèrent bientôt de l'exercice. Un second violon de qualité, voilà ce qui faisait l'affaire de mon colonel. La mienne aussi, il faut bien le dire, les manifestations artistiques me permettant d'éviter toutes les corvées. Nul n'eût osé toucher au second violon du colonel. Pas même l'adjudant-chef...

Je devins un privilégié. On me traita en ami. Entre deux concerts j'eus droit aux petits fours, au thé, à l'orangeade. Mme la colonelle, elle-même, eut mille prévenances. Je n'en voulus plus à ma mère, au cours de ces minutes, d'avoir songé, un jour, à faire de son fils un musicien. Les longues et fastidieuses leçons me servaient enfin. Je n'étais pourtant pas un nouveau Paganini, mais l'attaque de mon archet ne manquait pas d'autorité, et l'amour des petits fours, des orangeades et du thé fit le reste.

Combien ma mère eût été fière et heureuse si elle avait pu me voir, dans ce salon désuet de Mme la colonelle, faire grincer mon violon et accomplir des ronds de jambe devant les jeunes filles du meilleur monde appelées à collaborer avec nous lors de ces manifestations artistiques.

Elle eût été moins fière de me voir sortir, en cachette de la caserne pour de longues randonnées à bicyclette, en compagnie de mon ami Boisseau, connu à Châtillon et retrouvé à Dijon, dans ma compagnie.

Débuts malheureux contre les provinciaux

Parisien, je l'étais alors jusqu'au bout des ongles : vantard et cabochard, et affirmant à tous les Bourguignons de la caserne que j'allais battre leurs champions avec le sourire, dans la prochaine épreuve régionale. C'était le Challenge du Souvenir. Je connus vite la défaillance... et je finis à une heure du premier, ayant monté les dernières côtes à pied. Je ne m'attendais pas à trouver des parcours aussi difficiles et puis, pourquoi ne



Il vient de revêtir le glorieux maillot du V. C. L.



Vainqueur d'un match poursuite ; sa joie est partagée par son soigneur Prunier.



Au régiment, en tenue de campagne, et au studio.

pas l'avouer ? des athlètes si bien entraînés qui n'eurent pour moi aucune tendresse, heureux, sans doute, « de prouver au Parisien qu'on savait pédaler, en Bourgogne ».

Un autre Prunier : Dutrion

Ma bonne étoile mit sur ma route, après Julien Prunier l'ancien coureur dijonnais Dutrion. Je lui fus recommandé par des amis communs, et Dutrion s'intéressa à moi. Il me fit reprendre la bicyclette que, dans un accès de découragement, après mon échec, j'avais abandonnée, ayant envoyé à Prunier une lettre où j'exhalais mon amertume, missive qui me valut, par retour du courrier, une verte semonce de Prunier.

Dutrion comprit mon dégoût. Il me parla avec persuasion, combattit ma neurasthénie naissante, me redonna l'amour du vélo en m'envoyant courir, pour sa marque, dans les environs de Dijon, sur des parcours plats semblables à ceux de la région parisienne. Je fus battu au sprint, à chacune de mes sorties, mais j'étais toujours là, dans le groupe de tête, et je me consolais en pensant que ma qualité de soldat m'empêchait de me préparer avec tout le sérieux désirable. Dutrion me le dit cent fois. Je trouvai en lui non seulement un bon conseiller, mais également un grand ami qui m'ouvrit toutes grandes les portes de sa maison, et je menai un peu, grâce à lui, cette vie de famille dont me privait le port de l'uniforme militaire.

L'art de grimper

On s'est accordé, dans le Tour de France, à me trouver bon grimpeur. Le serais-je jamais devenu sans le régiment ? C'est que, durant tout l'hiver qui suivit, et dès les premières chutes des feuilles mortes, j'entrepris d'apprendre à grimper, dans les environs de Dijon. J'y mis du cœur. Mes progrès m'émerveillèrent. Je finis par escalader les rampes les plus pénibles avec une aisance toute relative, et quand le printemps nous offrit des matins plus lumineux, j'accentuai ma préparation pour obtenir, sur les « as » dijonnais, la revanche qui me tenait à cœur. Le 20 avril — il est ainsi des dates qui s'incrurent dans les mémoires — je partis dans une course que Dutrion tenait à me voir gagner. Au pied de la première côte, l'un de mes adversaires de l'année précédente vint me dire, avec un sourire moqueur :

— Ah ! le Parisien, on va te montrer comment on monte...

Il démarra. Je le suivis. Bientôt nous fûmes seuls, roue dans roue. Alors je portai, à mon tour, une violente attaque... et je me retrouvai détaché au sommet, pour terminer avec vingt minutes d'avance sur le second. Un gros succès, en vérité, qui devait être suivi de tant d'autres que Bompy, l'écumeur de la région, s'en fut un peu plus loin récolter les victoires que je lui soufflais avec trop de persistance, à son gré. C'est à cette période que le V. C. L. devait me connaître.

(à suivre)

Maurice ARCHAMBAUD,

recordman du monde de l'heure.

(Recueilli et adapté par Félix Léviton.)

Tous droits de reproduction strictement réservés.



RUGBY



RUGBY-XIII. — Bordeaux (par belino). — Championnat de France : Villeneuve-XIII - Lyon-Villeurbanne (34-2). — Bien que plaqué aux jambes par un Lyonnais, le Villenuevois Durand réussit à passer le ballon à son coéquipier Lafont ; la défense lyonnaise, heureusement disposée, est prête à bloquer ce mouvement.

L'U.S. Perpignanaise trébuche à Pau

(Pau, de notre envoyé spécial.)

VICTORIEUSE des rivaux qu'elle avait jusqu'alors rencontrés, dans la compétition en vue du Challenge Yves-du-Manoir, l'équipe de l'U.S.A. Perpignan subit, dimanche, son premier échec sur le terrain de la Section Paloise.

Défaite honorable puisqu'elle ne se chiffre que par trois points résultant d'un seul essai à rien et que, d'ailleurs, les Catalans avaient à supporter le handicap de jouer sur le terrain de leurs adversaires.

Mais une défaite, pour honorable qu'elle soit, comporte des conséquences, et il résulte de celle-ci que l'équipe perpignanaise se trouve maintenant en passe de perdre sa qualification pour la finale qui mettra aux prises les vainqueurs des deux poules.

Cependant, revenons d'une manière plus précise à la partie dont les péripéties se déroulèrent devant une très nombreuse assistance, sur le terrain alourdi par la pluie, mais somme toute assez bon, de la Croix du Prince.

Tout d'abord, il convient de féliciter les deux équipes. Aussi fortement animées l'une que l'autre par le désir de vaincre, elles s'employèrent, en conséquence, avec une énergie extrême, mais ce ne fut pas, du moins d'une façon sensible, au détriment de la correction convenable.

Peut-être une certaine élévation de température fut-elle remarquée chez quelques Béarnais et Catalans, au cours de la seconde mi-temps ; mais cela ne se manifesta qu'en une très courte période après laquelle, sous l'excellente direction de M. Bergès, arbitre du Comité des Pyrénées, la lutte se poursuivit toujours très vive mais sans être entachée du moindre excès.

Bref, un match qui, sous les rapports de l'esprit du jeu, fit autant d'honneur aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Au reste, la partie eut un caractère assez curieux, en ce sens qu'elle fut perdue par l'équipe qui, du point de vue territorial, avait accusé un avantage assez net.

Il est, en effet, certain que le « quinze » perpignanaise opéra beaucoup plus souvent dans le camp palois que dans son propre camp. Comment donc expliquer sa défaite ? Ma foi, la réponse est facile. En dix mots comme en cent, elle s'exprime par cette constatation que derrière une mêlée battue quatre fois sur six, les demis et les trois-quarts catalans n'eurent pas assez d'occasions d'attaquer pour apporter à leur camp un appoint victorieux.



RUGBY-XV. — Stade de Colombes. — Challenge Yves-du-Manoir : R.C.F.-Biarritz O. (25-3). — Voici une touche courte où chaque joueur dispute loyalement sa chance : le ballon sera pour le Biarrot Lassalle (5). On reconnaît, de gauche à droite : Munian, Legay, François, Boutayre, Dupont, Tailleux, Olive (19), Lassalle (5) et Billon. De dos, l'ailier Pastor (14).



RUGBY-XV. — Nantes (par belino). — Challenge Yves-du-Manoir : Stade Bordelais-Stade Nantais U. C. (8-6). — Quelle dépense d'énergie, que d'irrégularités pour obtenir le ballon ! Les bras se tendent, mais il semble impossible à l'un quelconque des joueurs d'utiliser efficacement le ballon. Peut-être le demi de mêlée nantais, astucieux, servira-t-il directement son coéquipier démarqué qu'il aperçoit au deuxième plan.

Tout ce qu'ils purent faire, dans ces conditions, fut en somme d'opposer aux attaques des lignes arrière palaises une défense de grande classe et, à l'occasion, d'user du coup de pied de dégagement en touche avec une efficacité tout à fait remarquable.

Insistons sur ce dernier point. On y trouve, en effet, la raison pour laquelle l'équipe de Perpignan fit, quoique finalement battue, apprécier l'avantage territorial que nous avons signalé.

Après cela on peut se demander pourquoi le « quinze » palois ne profita pas, dans de plus larges mesures, du travail victorieux de ses avants en mêlée. A notre sens, du moins,

ce fut d'abord en raison de la sévérité de la défense catalane et aussi à cause de la lenteur relative des passes entre demi de mêlée et demi d'ouverture.

A ce propos, je me hâte d'ajouter qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire. En effet, pour tenir le poste de demi de mêlée à la place du jeune joueur de grand avenir, incomplètement remis d'une blessure, la Section Paloise avait dû rappeler au service actif son ancien équipier Crampes, lequel, avec ses trente-sept ans bien sonnés, tint très honorablement son rôle, sans toutefois pouvoir l'interpréter avec le brio qui, hélas ! est exclusivement propre à la jeunesse.

Tournons court et résumons.

Le match en question montra deux équipes également ardentes, d'une valeur sensiblement égale et du reste meilleures en défense qu'en attaque.

Cette dernière observation a surtout trait à l'équipe paloise, car, tout en ayant beaucoup plus d'occasions que sa rivale d'attaquer, sur sortie de mêlée, le seul essai qu'elle marqua, grâce à la belle détermination de son jeune ailier gauche Hourcade, ne prit son origine que sur une faute catalane.

Cependant, même si l'on tient compte du désavantage qu'avaient les demis et les trois-quarts de Perpignan de jouer derrière une mêlée ordinairement battue, on doit reconnaître qu'ils ne se montrèrent pas, dans l'offensive, tout à fait à la hauteur de leur réputation.

Si, après cela, on passe à des considérations plus précises, il convient de signaler la grande partie fournie par les avants palois, derrière lesquels les trois-quarts Sabin et Hourcade et l'arrière Courtade se distinguèrent particulièrement.

Du côté catalan, l'arrière Porricat, souvent à l'ouvrage, tint fort bien sa place. En dehors de lui on ne vit guère de joueurs s'imposer particulièrement à l'attention.

CH. GONDOUIN.

Le challenge Yves du Manoir

LE fait saillant de la 7^e journée du Challenge du Manoir réside dans la défaite des leaders de la poule « B », en l'occurrence l'U. S. Perpignanaise, par les Palois. Notre envoyé spécial donne par ailleurs les détails de cette rencontre, c'est pourquoi nous ne nous y appesantirons pas.

Le leader de la poule « A » a également eu chaud, puisque, à Agen, il n'a pu faire mieux que match nul avec les locaux. C'est tout juste si les champions du Centre n'ont pas trébuché sur le terrain agénais, et c'est une demi-surprise que ce résultat nul, surtout qu'aucun point ne fut marqué au cours de la partie. Une fois de plus le manque de vitesse de la ligne de trois-quarts montferrandaise se fit sentir.

Dans cette poule A, il y eut une demi-surprise, et c'est l'Ours Tarbais qui nous l'offrit en venant à bout de l'Aviron Bayonnais, après une rencontre où les avants du Stado-cesto menèrent la partie tambour battant, étouffant dans l'œuf toutes les tentatives de leurs adversaires directs par leur rapidité d'ensemble. Ce succès des Tarbais acquis à Bayonne est des plus symptomatiques. Du fait de cette défaite, les Bayonnais se trouvent rejoints à la deuxième place de la poule « A » par l'A. S. Carcassonnaise et le Racing Club Narbonnais qui, de leur côté, se sont débarrassés, Carcassonne des Béglais, sur le terrain de Bègles, Narbonne des Brivistes, à Narbonne. Ces deux succès de Narbonne et de Carcassonne, acquis avec une certaine facilité, se passent de tout commentaire.

A Paris, le Racing Club de France a confirmé le sérieux redressement qui, depuis plusieurs dimanches, s'était fait jour dans le jeu de son équipe, et c'est Biarritz qui a fait les frais de ces progrès accumulés en quelque trois semaines, car le score de 25 à 3 en faveur des Parisiens est suffisamment éloquent et flatteur pour qu'on s'étende sur cette partie.

Il ne nous reste plus à parler, en poule « A », que du match Stade Bordelais-Nantes. Les Bordelais en sortirent vainqueurs, mais ce ne fut pas sans peine car les Nantais, sur leur terrain, firent mieux que résister à leurs adversaires, le résultat au point de vue score ayant été acquis dans la première mi-temps.

En poule « B », outre la victoire de Pau sur Perpignan, dont il est parlé d'autre part, il y a lieu de souligner tout particulièrement la victoire des Grenoblois sur les Toulousains. Il est juste de dire que les Toulousains avaient fait le déplacement de Grenoble, et l'on sait combien les Alpains sont redoutables sur leur terrain. Les résultats qu'ils y ont acquis cette saison sont là pour le prouver.

Vienne qui, jusqu'à présent, n'avait pas obtenu les résultats qu'on était en droit d'espérer des Champions de France, semble vouloir se reprendre si l'on tient compte de la partie qu'il a fournie contre le C. A. S. G. Mais si les Parisiens furent copieusement battus (22 à 0), ils n'en fournirent pas moins une excellente réplique aux Viennois, et l'exhibition qu'ils fournirent méritait un score moins sévère.

Le Lyon Olympique, qui s'était déplacé à Béziers, est allé y cueillir une défaite que les récentes exhibitions de Béziers n'étaient pas en droit de nous laisser espérer. Faut-il aussi parler de redressement biterrois ? Peut-être bien, si l'on en croit le compte rendu de cette partie, tout à l'honneur des poulains chers à Cadenat.

Toulon s'est débarrassé avec d'autant plus de facilité du Stade Français que la ligne d'avants des Parisiens n'offrit qu'une légère résistance aux coups de boutoir répétés du pack toulonnais.

Quant à Chalons, confirmant un début de saison des plus brillants, il se débarrassa sur son terrain des Périgourdins, après une partie tout à son avantage (18 à 5), et disputée dans le plus bel esprit du jeu. **E. D.**

Chez les « Treize »

CE dimanche a été surtout marqué par la victoire écrasante de Villeneuve sur Lyon-Villeurbanne. Ce succès acquis par 34 à 2 sur le terrain de Bordeaux en dit long sur les possibilités, villenuevoises. Villeneuve fit preuve d'une supériorité manifeste tant au point de vue technique du jeu qu'au point de vue rapidité d'exécution et ceci fut d'autant plus flagrant que les Villenuevois donnèrent l'impression de faire cavalier seul malgré les réactions courageuses des Lyonnais. Villeneuve conserve ainsi la tête du classement avec 23 points mais il faut qu'il se méfie de l'équipe de Côte Basque qui après sa victoire sur Bordeaux prend la deuxième place avec 22 points et l'avantage de n'avoir disputé que 8 matches alors que Villeneuve en a joué 9. La victoire de Côte Basque sur Bordeaux fut acquise dans un style que le score 15 à 10 ne paraît refléter de façon exacte car après ce match on peut considérer les Basques comme une des équipes les plus redoutables du tournoi en cours tant par la variété, la vitesse de son jeu que par son excellente défense. A Dax, les Albigeois l'emportèrent de justesse sur les locaux et conservent leur place au classement cependant qu'à Paris les Catalans infligeaient 19 points contre 0 aux Parisiens. Ces derniers tinrent à prouver à leurs partisans que les deux cuisantes défaites que venait de leur infliger Roanne n'étaient en somme qu'une défaillance passagère et pendant toute une mi-temps ils offrirent aux Catalans une telle résistance qu'ils atteignaient la mi-temps avec un passif de 5 points seulement. Certes ils s'effondrèrent par la suite mais leur amour-propre avait été satisfait.



RUGBY-XV. — Stade de Colombes. — Challenge Yves-du-Manoir : R.C.F.-Biarritz O. (25-3). — Le Racing a décidément le vent en poupe; battant nettement les actuels détenteurs du Challenge du-Manoir, il a brillamment confirmé ses récents succès. Voici une ouverture du demi de mêlée biarrot Laborde; les Racingmen Celle, François, Dupont, Billon, Trebeaux, Guillet (de gauche à droite) se portent sur l'attaque adverse.



RUGBY-XV. — Stade de Colombes. — Challenge Yves-du-Manoir : R.C.F.-Biarritz O. (25-3). — L'arrière parisien Queyron effectue près de ses buts un bel arrêt de volée; il était d'ailleurs fort bien protégé par ses coéquipiers Dupont et Perrault. On reconnaît, de gauche à droite : Queyron, Dupont, Perrault, François, Boutayre, Munian, Celle, Mallard.



RUGBY-XIII. — Stade de Courbevoie. — Championnat de France : Treize Catalan-Paris-XIII (19-0). — Tandis que les Catalans Bruzy et Quérolé empêchent le Parisien Minvielle d'intervenir, l'ailier Suarès, ballon en main, force le long de la touche. On reconnaît, de gauche à droite : Lucia, Maurel, Porre, Lassalle, Bosc, Barthe, Bruzy, Minvielle, Quérolé, Suarès.



RUGBY-XIII. — Stade de Courbevoie. — Championnat de France : Treize Catalan-Paris-XIII (19-0). — Le Parisien Minvielle, bloquant l'ailier catalan Suarès, l'oblige à lâcher le ballon; si ce dernier ne roule pas en touche, le trois-quarts centre Sicard paraît bien placé pour s'en emparer.



RUGBY-XIII. — Stade de Courbevoie. — Championnat de France : Treize Catalan-Paris-XIII (19-0). — Un attaquant parisien, pourtant bien servi, essaye, en vain semble-t-il, d'éviter le plaquage du Catalan Serre-Martin.

Après d'autres interviews

En dînant avec Roger Dantou

Président de la Fédération Française de Rugby

(De notre envoyé spécial.)

Périgueux, 27 novembre (par téléphone).
— Allô ! la préfecture de Périgueux ?
— C'est ici. Qui demandez-vous ?
— Puis-je être mis en communication avec M. Roger Dantou, président de la F.F.R. ?
— De la part ?
— De l'hebdomadaire sportif *Match*.
— Veuillez bien ne pas quitter l'appareil. Dix secondes d'attente, et :
— Allô ! Ici M. Dantou. Que me voulez-vous ?
— Mon cher président, c'est Charles Gondouin qui vous présente ses compliments et

soir, en compagnie du président de la F.F.R., tout disposé, si j'ose dire, à le cuisiner.

Mais puisque le mot cuisine intervient ici, assez mal à propos, je tiens à dire tout de suite que l'entrevue de M. Dantou et de l'envoyé de *Match* ne fut pas seulement consacrée au rugby fédéral, mais aussi à la gastronomie périgourdine qui, honte à qui l'ignore, mérite qu'on en traite avec une ferveur sacrée.

C'est donc entre une merveille de foie gras cuite au madère et un plat de grives sur canapé, dont je ne vous dis que ça, que l'esprit singulièrement délié d'ailleurs par les vertus mirifiques d'un honorable hospice de

— Très bien. Mais ne pensez-vous pas que certaines démarches, faites d'ailleurs pour ramener une reprise des relations, ont été plus nuisibles qu'utiles ? L'intervention, par exemple, de M. Yvon Delbos ?

— Là, mon ami, je vous arrête. L'intervention dont vous parlez s'est bien produite ; mais elle a été complètement dénaturée. Mettons donc les choses au point.

» M. Yvon Delbos est l'un de mes vieux camarades de classe et c'est, de plus, un ancien joueur de rugby. Il fit ses preuves dans l'équipe du lycée de Périgueux et au Stade Toulousain. C'est à ce double titre que je lui demandai, un jour, s'il ne voyait pas la possibilité d'intéresser M. Eden à l'œuvre à laquelle nous ne cessons de nous attacher. Et c'est encore à ces deux titres qu'il accéda, de grand cœur, à ma demande.

» Maintenant j'insiste très fortement sur ce point, qu'il n'était pas du tout question de faire pression sur les membres du Comité des Unions britanniques. Je suis trop respectueux et même trop admirateur de leur esprit d'indépendance pour cela. Seulement MM. Delbos et Eden sont, je crois, tombés d'accord pour admettre que la Grande-Bretagne et la France, en communauté d'intérêts sur tant de points, se trouveraient fort bien de n'être jamais divisées, en quelque endroit où elles pourraient être unies.

» C'est dans cet esprit — si je puis dire, au-dessus du sport — que les dirigeants britanniques furent pressentis. Pourtant nous avons pu constater qu'ils avaient mal interprété cette démarche.

» Cependant, ajouta M. Dantou, M. Delbos ne s'est pas tenu pour battu ; et, en effet, il n'a pas manqué l'occasion qui lui fut offerte récemment, à Bruxelles, de reprendre avec M. Eden la conversation sur le même sujet.

— Alors ?

— Alors nous attendons.

» Voyez-vous, je suis patient, et malgré tout j'ai confiance que les relations franco-britanniques seront reprises, un jour ou l'autre.

» Enfin, est-il une raison pour qu'il en soit autrement ? L'amateurisme marron, le jeu brutal, vieilles histoires que tout cela ! Et qui d'ailleurs peut prétendre que nous n'avons pas fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour épurer notre rugby de ces deux tares ? L'amateurisme marron ? Tenez, j'en appelle à mon ami M. Lacombe, qui nous a écrit :

« Président du C. A. Périgourdin, il nous donnera, sans hésiter, sa parole d'honneur que, sous son administration, il ne peut plus être question d'amateurs marrons. »

Et M. Lacombe intervient :

— Mon ami Dantou n'exprime que la vérité, toute simple. Je fus, il y a quelques années, président du C. A. P. J'ai dû alors m'élever contre des pratiques que je réprouvais de toutes mes forces. Le courant était terriblement dur à remonter. Le moment de la réaction n'était peut-être pas encore venu. Bref : président généreux, je fus un beau jour débarqué. Des amis m'en firent leurs condoléances.

» Ne vous frottez pas pour moi, répondis-je ; l'âge d'or pour un amateurisme marron est passé et il ne peut plus renaitre. Débarqué aujourd'hui, on me rappellera en temps voulu...

» Et, vous le voyez, on m'a rappelé. Et comme, par-dessus tout, je veux servir le rugby, j'ai répondu : « Présent ».

Et tandis que M. Andrieu, ancien capitaine et, à l'heure actuelle, entraîneur bénévole du C. A. P., approuvait les paroles de son président, M. Dantou reprit :

— Vous avez entendu les propos de M. Lacombe. Franchement, est-ce que vous ne

croyez pas qu'ils pourraient être tenus, avec autant de sincérité, par l'immense majorité de nos présidents de clubs ?

» En vérité, l'amateurisme marron n'est plus, chez nous, qu'à l'état de souvenir.

» Quant au jeu brutal ou déloyal, qui donc peut soutenir qu'il n'est pas en pleine voie de disparaître ?

» A ces propos j'ajoute que je me déclare personnellement très satisfait de la lettre-circulaire adressée par M. Lanteires, président de notre Commission de discipline, à nos présidents de clubs. Qu'ils soient rendus responsables des incartades réitérées de certains de leurs joueurs, c'est une mesure juste et salutaire. Aussi ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour que la missive de M. Lanteires ne soit pas lettre morte.

— Parfait, mon cher président. Maintenant, si vous le voulez bien, parlons un peu de la Ligue de rugby à treize. On a dit qu'il est possible qu'elle soit admise au Comité national des sports. Qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, cela m'étonnerait beaucoup, car ce serait une violation très nette des statuts du C. N. S., qui ne prévoient qu'une Fédération par sport.

» De fait, il faudrait, pour que le rugby professionnel prit place au C. N. S., qu'il fût soumis à notre contrôle, tout comme le football professionnel est sous le contrôle de la Fédération présidée par M. Rimet.

» Cet exemple n'est pas pour nous séduire. Il nous montre, en effet, que dans une union du sport amateur et du sport professionnel, le premier est toujours plus ou moins noyé par le second. Et l'amateur cent pour cent que je suis ne saurait s'accommoder d'un tel régime.

» A ce propos j'ajoute que je regrette vivement qu'on n'ait pas sténographié le discours prononcé par M. Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat aux Loisirs et aux Sports, lors de la réception organisée par le Stade Toulousain, à l'occasion de la finale du dernier championnat de France. Discours au cours duquel il s'éleva avec force contre le système si professionnel qui consiste à composer des équipes de rugby comme on monte une écurie de courses : achat de joueurs comme achat de chevaux. Est-ce que les grands clubs de rugby à treize font autre chose ?

» Oui, vraiment, ce discours de M. Léo Lagrange fut un exposé si parfait des doctrines d'amateurisme que nous soutenons, à la F. F. R., que personnellement j'en ai fait mon bréviaire.

— Mais, repris-je, si malgré tout le C.N.S. admettait la Ligue de rugby à XIII en son sein... Que feriez-vous ?

— Là, je réserve mon opinion personnelle. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, devant un fait aussi grave, le Conseil de la F. F. R. serait appelé à délibérer.

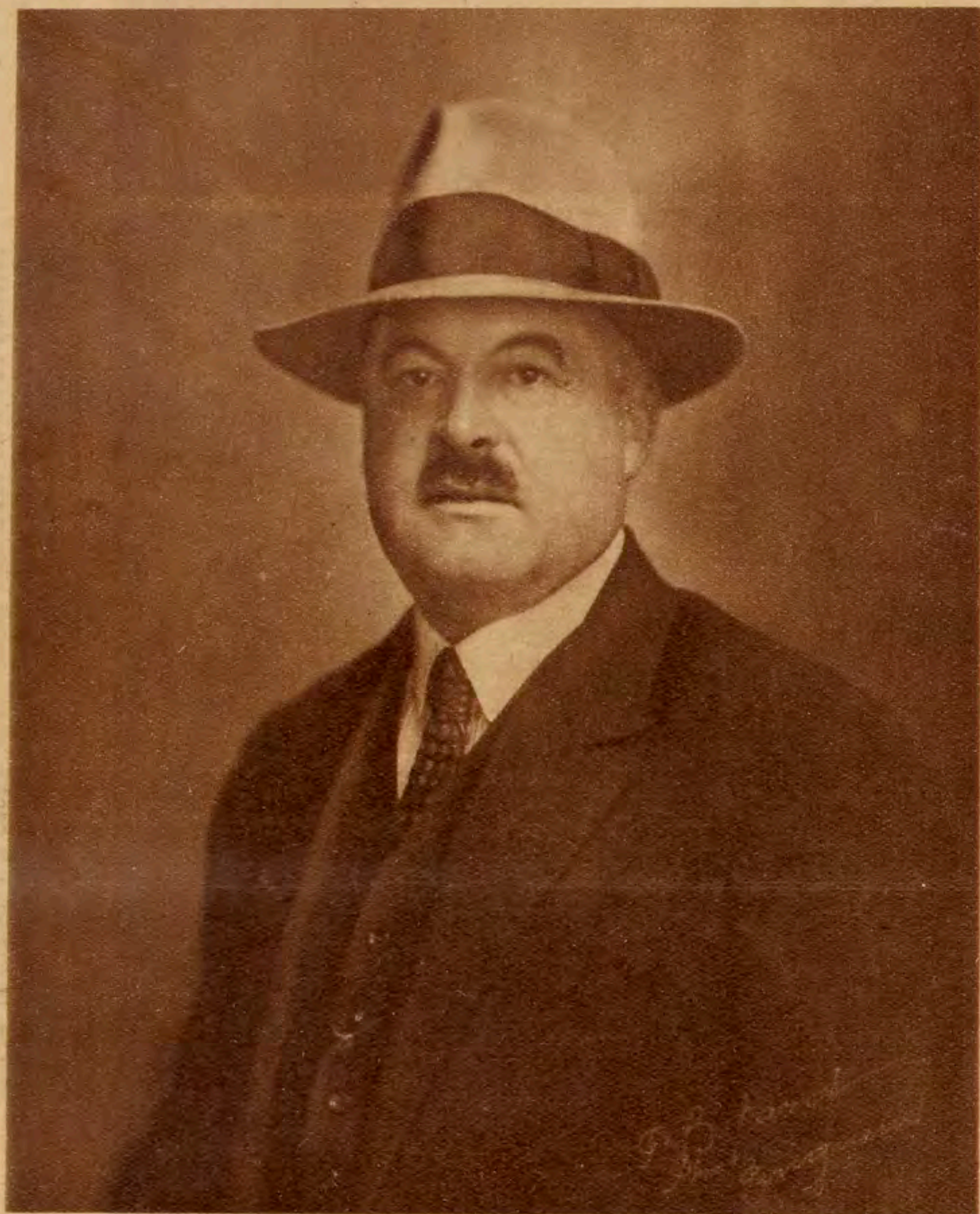
» Encore une fois, je vous répète que je ne vois pas d'un mauvais œil le rugby à treize qui a pour nous au moins le mérite de nous débarrasser des joueurs foncièrement professionnels.

» Mais en cela, comme en toute autre chose, je n'ai en vue que l'intérêt, le seul intérêt de la Fédération française de rugby, dont je m'honore d'être président, ainsi que je m'honore, d'ailleurs, d'être président de l'Académie gastronomique du Périgord.

Sur ce, la conversation tournait tout net vers la gastronomie. Il fut surtout question d'une truffe de Sorges, petit village des environs, qui, toute menue qu'elle est, enbaume à elle seule plus que cinquante autres, d'origines différentes.

Mais cela est une autre histoire.

CHARLES GONDOUN.



Roger Dantou

vous demande si vous voulez bien le recevoir, à Périgueux, afin qu'il puisse rapporter, aux lecteurs de *Match*, ce que vous pensez des questions principales qui intéressent en ce moment votre Fédération ?

— Mais avec le plus grand plaisir, mon cher ami. Et pour vous le prouver, prenez note que j'ai vu vous attendre, à votre descente du train, demain, à 17 h. 30, pour ne plus vous quitter de la soirée. Comme cela, nous aurons, je pense, le temps de bavarder.

— Encore une fois merci, mon cher président : tout confus de votre extrême amabilité, je vous dis à demain.

Et voilà pourquoi je me trouvais, vendredi

Beaune, j'attaquais M. Dantou sur le terrain que j'avais choisi.

— Mon cher président, parlons tout d'abord des relations franco-britanniques. Que pensez-vous de l'interview de M. W. Wackefield rapportée dans *Paris-soir* par notre ami Gaston Bénac ?

— J'ai déjà dit ce que j'en pensais : M. Wackefield ne nous a rien appris que nous ne sachions déjà. Seulement, c'est la première fois qu'un haut dirigeant britannique a, de vive voix, déclaré les raisons qui l'inspirent, à notre égard, de même que ses collègues, et, rien que pour cela, le reportage de *Paris-soir* eût été fort intéressant.

Deux choses étonnent tout d'abord ceux qui approchent ce grand gaillard élancé, nerveux, celui qu'on a tendance à surnommer « le vieux » Claudel : son accent et son âge. Car avec un accent à rendre jaloux le plus pur natif de Grenoble, Roger Claudel vit le jour à Chartres et passa toute son enfance en Alsace. C'est en 1928 qu'il vint se fixer à Chartres et deux ans plus tard, militaire à Bron, il était pour la première fois international. Calculez et vous verrez que notre gaillard est loin d'être... un vieux.

Quand il vint à Grenoble en compagnie de ses quatre frères, Roger ignorait tout du rugby. Il pratiquait un peu l'athlétisme et le ballon rond, mais n'avait jamais figuré dans un « quinze ». Au bout de quelques semaines, les exploits de Lasserre et de ses camarades lui étaient devenus familiers, et tout son enthousiasme se porta alors sur le ballon ovale. Mais il fallut lutter et jouer en cachette, car la famille Claudel voyait d'un mauvais œil son rejeton revenir le dimanche soir couvert de plaies et bosses.

Malgré les remontrances paternelles, Roger tint bon et en 1927 débutait dans une équipe inférieure du F. C. de Grenoble. L'année suivante, à 17 ans, l'occasion lui fut offerte de jouer dans l'équipe réserve du F.C.G. contre celle du Lyon Olympique Universitaire à Lyon. C'est qu'il était déjà particulièrement rapide et très utile dans une ligne d'avants. Graule le remarqua et lui demanda de venir

Vedette chez les "13" : Roger Claudel

à Lyon. Ce n'est toutefois qu'un an plus tard que par l'entremise du capitaine lyonnais il fut affecté au 35^e d'aviation de Bron.

Ce fut sous l'uniforme militaire qu'il obtint ses premiers galons d'international. Sélectionné dans l'équipe de l'Armée Française, il joua la dernière rencontre qui devait nous opposer aux rugbymen militaires britanniques à Twickenham. La même année, jouant pour le L.O.U. il devenait finaliste du Championnat de France rencontrant Toulon.

Sa gaieté et son entrain l'avaient fait surnommer Clo-Clo ; il était le boute-en-train de l'équipe, mais l'année suivante son crédit baissa quelque peu dans les milieux rugbystiques. Un net déclin de forme et notre gaillard se voyait particulièrement critiqué. Pour comble de malchance, Clo-Clo, qui tenait absolument à jouer la finale contre Narbonne, s'était remis courageusement au travail et était en forme la veille du match, mais, un stupide accident — un lavabo qui lui tomba sur le pied — l'empêcha de jouer cette finale. C'est certainement le plus mauvais souvenir de la carrière de Claudel.

Par la suite, on le vit disputer France-Allemagne deux années consécutives ; il fit

partie de la tournée française au Maroc, puis enfin ses obligations lui donnèrent l'occasion de « monter » à Paris. Quelques courts séjours au Racing et Roger Claudel débutait à Paris Treize.

Sous les auspices de Jean Galia il effectuait un stage de trois semaines en Angleterre pour étudier la méthode britannique de jeu et d'entraînement. Depuis, nouvelle vedette des Treize, l'ex-Grenoblois a joué pour l'équipe de France contre Galles et l'Angleterre en France et en Angleterre.

A Paris Treize, excellente équipe de camarades, il se distingue chaque semaine, mais le recrutement est particulièrement difficile dans la capitale. Toutefois, sa confiance est certaine dans ce sport.

Pour lui, le jeu à treize est nettement supérieur à celui à quinze ; il oblige les joueurs à être constamment en forme, il est plus vite, moins « cafoillé » et donne aux joueurs l'occasion d'avoir plus souvent le ballon.

— Le jeu est très différent nous dit-il, particulièrement en avant. La première année où nous avons joué les Britanniques, ceux-ci ne connaissaient pas nos défauts, et jouèrent pour ainsi dire à la manière anglaise, c'est ce qui nous permit d'ailleurs d'obtenir un

aussi bon résultat contre eux ; depuis, ils se sont appliqués, connaissent notre façon de jouer, et vous n'en ignorez pas les résultats. Il faudrait que les Français soient un peu plus disciplinés, aient une méthode d'entraînement s'inspirant du principe anglais, et que nous apprenions surtout à « plaquer » et à passer la balle. Peut-être en créant ainsi une manière française de jouer arriverons-nous à rivaliser avec les Britanniques qui sont incontestablement nos maîtres.

On aime le rugby dans la famille Claudel et M. Claudel père est lui-même converti aujourd'hui au ballon ovale. Deux des frères de Roger chassent également les crampons, au F. C. Grenoble, Emile en équipe première et Robert en seconde. Quant aux deux autres, ils s'adonnent l'été à la natation, et l'hiver au ski.

Employé comme comptable dans les bureaux de la Shell, à Paris, Roger Claudel est certainement le plus amateur des professionnels. Son plus vif désir serait de conquérir un titre avec Paris Treize. Champion de France et international chez les Quinze, international chez les Treize, il manque à notre gaillard un titre par équipe dans le néo-rugby. Mais le « vieux » Claudel n'a que 27 ans et tous les espoirs lui sont encore permis. Pour le moment, bien qu'il y ait des candidats sérieux au poste d'avant troisième ligne, les chances de Clo-Clo sont grandes de jouer le mois prochain contre l'Australie.

On ne passe pas! ou l'impénétrable défense de Sochaux et de l'équipe de France



Di Lorto.

UN seul cri, un cri général, depuis que l'équipe de France gagne — au lieu de perdre de justesse — depuis que le F. C. Sochaux malgré ses blessés parvient à résister à un Red Star plein de feu, à un F.C.Metz dont la courbe est ascendante, à un Racing Club de Roubaix chez qui la forme vient et qui est largement de taille à se classer au niveau des meilleurs, à un F. C. Sète imbattu depuis 18 mois chez lui ! Un seul cri : c'est la défense de Sochaux qui a encore fait des siennes. C'est la « Ligne Maginot » du tenant de la Coupe de France qui s'impose envers et contre tous et qui vaut à l'équipe des Canaris, comme au onze tricolore leurs flatteurs succès.

Or — permettez ! — voici des années que la belle équipe franc-comtoise est réputée pour son attaque. Voici des années qu'elle renforce sans cesse son système offensif. Voici des années qu'elle se révèle, sous cet aspect, équipe numéro 1 de France.

Et subitement c'est son trio défensif qui se met en vedette. C'est lui qui conquiert tous les succès et reçoit tous les éloges. Que s'est-il donc passé ?

Le problème ainsi posé est vaste. Il est à la fois psychologique et technique. Je ne pré-

tends pas le résoudre en cent lignes de *Match*, j'ai pourtant médité sur la question. Mais venons-en d'abord aux faits. Tentons d'analyser la carrière des trois hommes que nous mettons aujourd'hui sur le pavois.

Etienne Mattler est considéré, et cela se conçoit, comme un vieux de la vieille. Ses premières sélections datent de 1930. Depuis lors, par 34 fois le robuste défenseur qui fit ses premières armes à Belfort a porté le maillot tricolore. Sa trente-cinquième sélection est pour demain. Seul Delfour, parmi les footbal-



Cazenave.

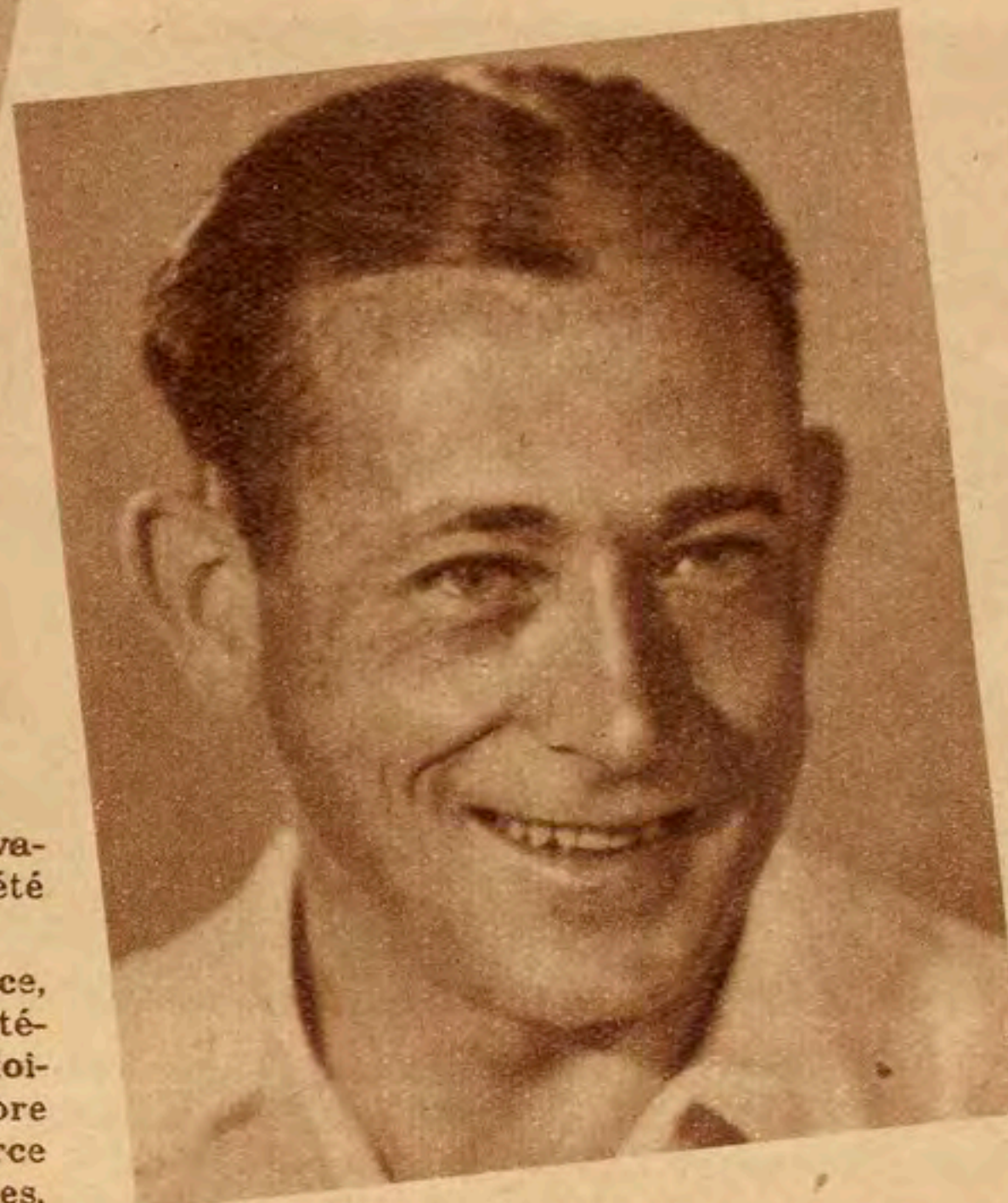
leurs actuellement en activité, peut se prévaloir d'un total plus impressionnant ayant été choisi, lui, 38 fois.

Mattler est toute énergie, toute puissance, tout moral. Les finesses du football ne l'intéressent pas. Il n'a qu'un but, pas deux : éloigner le danger de ses buts. Comme le célèbre avocat Lachaud, violemment critiqué parce qu'il acceptait les causes les plus désespérées, il pourrait dire en relevant la tête : « J'incarne la défense ». Mattler est l'un des trois

éléments absolument indispensables pour former un rideau défensif efficace et durable.

Combien différent apparaît Cazenave dont la courte et glorieuse histoire est à conter plus en détails. Toute la valeur de Cazenave est dans son don d'anticipation, dans sa vitesse, dans sa détente, dans son adresse. Cazenave ne dégage pas au loin, la balle, mais soit de la tête, soit du pied et surtout de la tête, il la passe à un coéquipier démarqué. Surtout il sait aller au devant de l'offensive adverse et la briser en souplesse. Si Mattler est Goliath, Cazenave personnifie David, étant entendu cela va de soi, que cette comparaison doit s'arrêter là, puisque les deux hommes au lieu d'être ennemis sont, à Sochaux comme dans l'équipe de France, comme deux doigts de la même main. Mais vous avez déjà saisi pourquoi grâce à leurs qualités essentiellement différentes, ils se complètent si bien.

A propos, direz-vous, pourquoi, puisque Cazenave est depuis un an et demi en France, cette fameuse paire d'arrières n'a-t-elle pas été formée plus tôt ? C'est toute une histoire et je saisis des gens tel Conrad Ross, Gredy et d'autres, qui vont sourire en lisant ces lignes.



Mattler.

Cazenave se révéla dans les derniers mois de l'année 1935 lorsque, jouant en réserve du Penarol de Montevideo, il fut placé en équipe première et se comporta si bien jusqu'à la fin de la saison que son club fut champion d'Uruguay. Cazenave est Français d'origine. Sochaux le sut et voulut s'attacher ses services. Cazenave accepta. Lorsqu'il débarqua en France, les dirigeants sochaliens décidèrent incontinent de le faire jouer, à l'entraînement, à côté de Mattler.

Or, catastrophe, Cazenave était un pur gaucher. C'était au poste d'arrière-gauche qu'il avait opéré au Penarol et il ne rendait pas, mais pas du tout, au poste d'arrière-droit. Fallait-il le mettre dans l'équipe première aux lieux et places de Mattler ? Evidemment pas. Alors Conrad Ross entreprit de faire l'éducation complète de celui qui se félicitait aujourd'hui d'avoir été son élève.

Des mois durant il fut interdit à Cazenave de jouer du pied gauche. Toute une saison Sochaux se priva d'un homme d'une classe évidente parce que ses dirigeants songeaient plus à l'avenir qu'au présent. Le résultat, vous le connaissez aujourd'hui. Le gaucher Cazenave est devenu un arrière-droit de première force, un défenseur complet, inspiré, un footballeur constamment égal à lui-même et à qui l'on peut prédire une carrière de tout premier plan sous l'équipement tricolore.

Au cas Di Lorto maintenant. Il est extrêmement simple. Di Lorto a « la classe », chacun sait cela depuis longtemps. Mais depuis longtemps aussi l'enfant des Martignes sélectionné alternativement avec son grand ami Lense — de même que Nicolas et Courtois étaient toujours choisis pour le rôle d'avant-centre — ne s'était pas définitivement imposé, faute d'avoir devant lui une paire d'arrières qu'il connaisse bien, dont il sache les réactions, en qui il ait confiance.

Le match France-Suisse, disputé l'autre mois au Parc des Princes fut capital pour Di Lorto. Jouant derrière ses coéquipiers sochaliens, dont il sait presque anticiper les faits et gestes, Di Lorto trouva son équilibre, prit confiance, s'imposa de façon superbe.

Depuis lors, sûr de lui, et possédant toutes les qualités requises pour faire un grand gardien de but, Di Lorto plein de confiance va de succès en succès.

Je ne suis pas éloigné de penser qu'il s'est amélioré de 25 0/0 depuis l'année dernière.

Telle est l'histoire de Mattler, Cazenave et Di Lorto « Ligne Maginot » du F. C. Sochaux et de l'équipe de France.

MARCEL ROSSINI.

LES QUARANTE ANS DU RED STAR

Le Red Star, l'autre jour, a fêté ses quarante ans. Il a aussi pendu la crémaillère, car il a encore agrandi sa maison, et voilà que déjà, sans doute, il songe à l'agrandir à nouveau et que M. Rabot tire de nouveaux plans...

Le stade de Saint-Ouen, en effet, ne sera jamais trop grand, tant est irrésistible l'attraction qu'il exerce.

C'est, à coup sûr, le plus populaire des stades parisiens. Sa recette est toujours assurée et, pour la venue de la moindre équipe hongroise, il peut compter sur une bonne assistance. En vérité, il fait des envieux.

On se demande même très sérieusement si, dans quelques années, ce n'est pas à Saint-Ouen que se dressera ce fameux stade de 100.000 places que l'on réclame justement à cor et à cri.

Naissance et transformations d'un stade

A l'emplacement du stade actuel, se trouvait autrefois un champ de blé, et M. Le Senne, le truculent maire de Saint-Ouen, se rappelle fort bien y avoir glané. Il faut, d'ailleurs, entendre M. Lesesne évoquer, à cet endroit, ses souvenirs de jeunesse, la naissance du stade et toute son histoire : c'est délicieux !

Les premiers plans furent dessinés en 1922. Jusque'en 1933, le stade ne subit aucune transformation. C'est alors qu'on le rendit un peu plus confortable. On releva les virages, on aménagea la tribune centrale et un mur remplaça la fragile palissade dont tous les mêmes de Saint-Ouen se disputaient les interstices.

Avec le professionnalisme, ces installations s'avèrent bientôt trop petites. Pour certains grands matches, on dut refuser du monde, et les toits des usines environnantes devinrent des refuges trop étroits pour les resquilleurs.

M. Lecorre, l'actuel président du grand club, homme entreprenant et mécène généreux, décida de parfaire l'œuvre de ses prédécesseurs. De nouveau, maçons et terrassiers envahirent le stade et se mirent à le transformer. La tribune centrale fut élargie, une autre tribune couverte fut édiflée en face, les virages des populaires furent encore relevés, des gradins s'y étagèrent, les vestiaires furent modernisés et des commodités furent installées pour remplacer avantageusement ce fameux « mur des lamentations » qui commençait à devenir un danger pour la salubrité publique.



Gonzalès.

Et aujourd'hui c'est un stade qui a de l'allure, un stade repeint de neuf qui abrite les évolutions des joueurs audoniens.

Vingt-six mille personnes y ont accès et le nombre des places couvertes a été porté de quatre mille à onze mille.

Voilà ce qu'est devenu le champ de blé que la municipalité de Saint-Ouen acheta pour près de cinq millions pour le louer au Red Star.

Ce Red Star, au demeurant, est un quadrangulaire qui ne se porte pas mal du tout et peut s'enorgueillir d'avoir donné le jour à une bien belle famille.

Trente équipes de football, quatre-vingt-dix rugbymen, cent athlètes, cent trente tennismen !

L'équipe pros

Quatre fois vainqueur de la Coupe de France, le Red Star a connu la gloire grâce au football. De tout temps, son équipe première a compté parmi les meilleures et a possédé les plus célèbres joueurs.

Cette année, cette équipe n'a pas encore répondu aux espoirs que l'on avait placés en

elle. Il faut dire qu'elle a eu assez de malchance. Il faut préciser aussi qu'elle souffre d'une certaine inefficacité de ses avants.

Sa défense est très forte avec, dans les buts, le souple Martin Gonzalès, qui garderait les buts de l'équipe de France s'il n'existait pas un certain Di Lorto ; avec, comme arrières, l'international Dupuis, transfuge du Racing, et Lorentz, qui n'a trouvé sa vraie place que l'an dernier, sur les conseils de l'entraîneur Stable, car, jusqu'alors, il n'avait été qu'un avant-centre assez modeste.

heureusement, ne shoote pas assez. Elle possède encore un subtil footballeur en Cros, mais ce dernier est parfois trop lent. A l'aile gauche, Presch ne se montre pas assez combattif. On l'a successivement remplacé, sans obtenir d'heureux résultats, par l'efficace demi Dowall et par le jeune Laporte, qui est aussi un demi. A l'inter, c'est encore un demi que l'on a essayé ces jours-ci : l'Argentin Sanz Agosti.

Mais la cadence n'y est toujours pas. Cette attaque de malheur demeure stérile.

Alors M. Vieuxbled, le secrétaire général, a pris une énergique décision. Il a fait ses valises et s'en est allé faire un tour en Europe centrale. A l'heure où vous lirez ces lignes, il en sera peut-être revenu avec Kopecky, le remarquable inter du Slavia de Prague, et le Red Star aura échangé avec Tourcoing son inter de réserve Debruyckère contre le jeune ailier gauche Berkany, qui a participé récemment à un entraînement de l'équipe de France.

Le Red Star veut à tout prix marquer des buts et gagner des matches au lieu de se contenter de n'en point perdre.

MARIO BRUN.



Simonyi.

En demis, on retrouve le coriace Meuriss et « Tintin » Chantrel auquel on a toujours recours quand on entre dans les périodes difficiles. Séméria, le « joueur aux lunettes », complète la ligne. C'est un excellent demi d'attaque auquel le sélectionneur a pensé.

C'est l'attaque qui n'arrive pas à trouver sa cohésion et son rendement. Elle a en Keenan un remarquable stratège ; en Fred Aston, un ailier droit qui, dans un bon jour, est irrésistible ; en Simonyi, un des plus redoutables shooteurs qui soient, mais qui, mal-



Aston.

ARSENAL MOINS BRILLANT

Pour la huitième fois, Arsenal, de Londres, ex-champion d'Angleterre, actuel détenteur de la Coupe, vient de venir jouer à Paris, contre le Racing, et, pour la septième fois, il a gagné — un seul match entre les deux équipes ayant été nul, il y a deux ans.

C'est par deux buts à zéro, devant quinze à vingt mille spectateurs, au stade de Colombes égayé une bonne mi-temps durant par un clair soleil, que la grande équipe londonienne a triomphé. A-t-elle donné, comme elle le fit si souvent dans le passé, une leçon de football comme spectateurs et joueurs du Racing attendaient d'elle ? En grande partie, oui. Sur-tout en première mi-temps, surtout au début du match où ses adversaires semblaient avoir les jambes coupées devant elle et où, par des séries de passes, par des déplacements de jeu à travers le terrain, par des centres tirés au cordeau, les visiteurs marquaient une très nette supériorité sur leurs rivaux.

Deux buts marqués très facilement, l'un à la vingtième minute, l'autre à la vingt et unième minute de jeu, leur donnèrent sans doute à penser que la partie était trop aisément gagnée d'avance.

A la suite de ces deux buts, dont l'un est imputable du reste à une maladresse de Diagne, l'autre étant réalisé par l'avant centre Lewis, Arsenal poursuivait son exhibition et ce fut magnifique.

Mais tout de même il y a plus de deux buts de différence entre le vainqueur de la Coupe d'Angleterre 1937 et l'ex-tenant de la Coupe de France !

C'est ce que pensèrent les visiteurs et voilà pourquoi, au cours de la seconde mi-temps, ils tentèrent d'aggraver le score.

C'est alors qu'ils se heurtèrent à une défensive du Racing si bien organisée qu'en dépit de tous leurs efforts rien ne passa. Aucun but ne fut marqué. Le rideau défensif de l'équipe parisienne s'était déjà mis très en relief au cours de la première mi-temps. Après le repos, il fut encore plus remarquable, et Zabalo, comme Jordan, comme Hiden, se hisserent au niveau de Diagne qui, en dépit de sa maladresse et de son but marqué contre son camp, avait été pendant les quarante-cinq premières minutes et fut également par la suite l'un des meilleurs footballeurs sur le terrain. En sorte que le résultat ne varia pas. En sorte que la grande équipe londonienne dut se contenter de gagner, sinon de justesse, du moins beaucoup moins nettement qu'elle ne l'espérait.

D'une façon générale, la rencontre mit en relief la supériorité des défenses sur les attaques. Si une faiblesse de quelques minutes de la défense du Racing, en première mi-temps, valut aux canonniers londoniens deux buts, le reste du temps ils furent en grande partie bridés. Tel fut également le cas de l'attaque parisienne pourtant jeune, renouée, se heurtant à un trio défensif composé de Male, Hapgood et Boulton et que le puissant Bernard Joy venait sans cesse renforcer au centre. Pourtant, Pradel et Mathé se montrèrent sous

un jour excellent. Et si le trio central du Racing avait été plus entreprenant, s'il avait su se montrer plus efficace, on ne sait vraiment pas ce qui serait arrivé.

Je ne veux pas dire par là qu'Arsenal aurait pu subir une défaite, car il méritait de gagner et de gagner même largement ; mais vous savez bien que dans un match de football ce sont les buts marqués qui comptent et non pas la supériorité tactique ou technique d'une équipe sur l'autre.

L'équipe du Racing avait commencé dans la formation suivante : Hiden, Zabalo et Diagne ; Banide, Jordan et Louys ; Pradel, Besse, Zivkovitch, Veinante et Mathé.

Au bout de dix minutes de jeu, Veinante quittait le terrain et était remplacé par Ozanne. En seconde mi-temps, ce dernier joueur passait demi-droit et le Polonais Birnzwieg le remplaçait au poste d'inter-gauche.

Quant à l'équipe britannique elle commença la rencontre comme suit : Boulton ; Male et Hapgood ; Cartwright, Bernard Joy et Colett ; Kirchen, Hunt, Lewis, Jones et Milne.

Après le repos, le jeune étudiant Lewis, espoir d'Arsenal au poste d'avant-centre mais qui ne brilla pas de façon particulière à Colombes, fut remplacé par Biggs et, comme Hunt était touché, Compton prit sa place et termina la rencontre au poste d'inter-droit.

Comme on le voit, il manquait les demis Copping et Crayston, sélectionnés pour

FOOTBALL

jouer mercredi prochain dans l'équipe d'Angleterre contre la Tchécoslovaquie. Il manquait aussi le fameux ailier gauche Bastin, remplaçant de l'équipe d'Angleterre pour ce même match ; il manquait enfin Drake, le fameux réalisateur, le terrible shooteur qui place des bolidés imparables à 25 ou 30 mètres et qui, venu à Colombes, resta, blessé, sur la touche. Ce que regretta fort l'assistance, et ce qu'elle exprima, lorsque la com-

position des deux équipes lui fut communiquée, par un cri de désillusion.

Evidemment, si seulement Bastin et Drake avaient pu prendre place dans la ligne d'avants d'Arsenal, ne doutons pas que le résultat eût été tout autre. Ne doutons pas que les canonnières eussent été capables de rééditer leurs victoires de jadis, du temps où James et Jack animalaient si magnifiquement leur attaque.

MARCEL ROSSINI.

PLACE à la Coupe!

CETTE fois, c'est du sérieux. Dans ce cinquième tour éliminatoire de Coupe de France, qui vient de se dérouler, vingt-trois clubs professionnels étaient entrés en lice, Clubs de division II, en majorité, cela va de soi, mais aussi clubs de division I, tels Lille, Metz et Marseille, champion de France 1937.

Disons tout de suite que ces vingt-trois clubs se sont tous qualifiés — plus ou moins facilement, cela s'entend — mais, d'une façon générale, de manière nette. C'est ainsi que — je cite les vainqueurs d'après l'ordre de la liste officielle — le C. A. P. l'a emporté sur Châteaudun, Nancy sur Colmar, Mulhouse sur Moyeuvre-Grande (qui sait ce que c'est que la Coupe pour y avoir souvent brillé et qui fut un rude adversaire pour les Alsaciens) ; Metz sur Blénod, Nice sur la réputée U. S. Annemasse, Saint-Etienne sur l'infortuné Stade Raphaëlois qui jouait jadis les premiers rôles et qui a dû encaisser, dimanche, sept buts sans en rendre un seul, Toulouse sur le F. C. Bordeaux, Calais sur l'Olympique Amardinois, Tourcoing sur le C. A. Bourget, qui fit mieux que se défendre puisqu'il ne s'in-

clina en définitive que d'un but, Dieppe sur l'U. S. Royenne pour qui le score de 4 à 3 est incontestablement une performance, Valenciennes sur le Stade Roubaisien, Hautmont sur le Stade de l'Est, Arras sur Chaion, Troyes sur l'A. S. P.-T.-T., Le Havre sur Lisieux, Caen sur la J. A. Saint-Ouen, Lille sur le Stade Havrais, Alès sur Hyères, les Girondins sur le C. A. Gombertois, Nîmes sur Bagnoles, Antibes sur le F. C. Nice, Marseille sur Port-Saint-Louis-du-Rhône ; enfin — je l'ai gardé pour la bonne bouche — Montpellier sur Bagnères-de-Luchon ; Montpellier qui se venge de son élimination de la division II nationale en infligeant à son adversaire le score record de la journée : 14 buts à 0.

Quelques autres résultats sont toutefois encore à commenter. Avez-vous constaté que Belfort, qui se mit en vedette il y a quinze jours en éliminant les Sports Réunis de Colmar, club professionnel, a échoué devant le C. A. Mulhouse ? Je sais que cette dernière équipe est particulièrement dangereuse en Coupe. De grands clubs qui furent tenus par elle en échec dans le passé pourraient en témoigner. N'empêche que Belfort paraît favori étant donné son exploit de l'autre semaine et qu'il a échoué.

Notons encore que Valentigney, jadis finaliste de la grande épreuve avec Marseille et champion de Bourgogne-Franche-Comté, est qualifié, que l'A. S. Strasbourg, le grand club omnisports de la métropole alsacienne, est éliminé par Longwy, que Sainte-Barbe d'Oignies qui se rendit jadis célèbre en boutant dehors le Club Français au 32^e de finale a fait mordre la poussière à Petite-Rosselle, un autre spécialiste de l'épreuve ; que Hayange a réussi

à l'emporter de justesse sur Billancourt ; qu'Aubercicourt a éliminé Deux Vireux, l'équipe la plus en vue depuis des années dans le Nord-Est ; qu'Andenge est allé trouver une élimination imprévue en Bretagne devant le C. E. P. Lorient, que le Stade Briochin et l'U. S. Servannaise et Malouine triomphent largement cependant que Cholet, ô surprise ! s'incline devant le C. A. de la Beaugerie et que l'A. S. Brestoise, gagnante de la Coupe de France des amateurs 1937 est battue chez elle par le Stade Olympique de l'Est, l'autre finaliste de la même épreuve, le R.C. Agde, l'emportant sur Cazères.

Avez-vous noté aussi que Scionzier finaliste du championnat de France amateur 1937 est éliminé par Marseillan, cependant qu'Auchel, Bruay et le Stade Français se qualifient aisément et que Vitry s'incline devant le Vélo Club de Beauvais.

Dimanche, nouvelle interruption dans le championnat et repos également pour la Coupe. Les sportifs de France auront les yeux fixés sur le Parc des Princes où France-Italie, clou de la saison internationale 1937-1938, se déroulera.

On dit que Vittorio Pozzo, sélectionneur unique du onze transalpin, a beaucoup de difficultés à choisir onze joueurs, car beaucoup d'internationaux chevronnés ne sont pas actuellement en bonne forme. N'importe c'est, encore un coup, l'équipe d'Italie, gagnante de la seconde Coupe du Monde, qui partira favorite du match du 5 décembre où pourtant nos hommes, s'ils font montre du moral qu'ils ont manifesté devant la Suisse comme devant la Hollande, ont leurs chances.

M. R.



COLOMBES : R. C. Paris-Arsenal (0-2). — Plus à l'ouvrage que son vis-à-vis, Hiden fit, devant les canonnières d'Arsenal, une belle partie. Le voici arrêtant une balle haute tirée de l'aile droite. De gauche à droite : Biggs, Diagne, Jones, Ozanne et Zabalo qui masque Milne.



COLOMBES : R. C. Paris-Arsenal (0-2). — Pris à contre-pied, Rydi Hiden réussit, en plongeant, à détourner le ballon en corner, cependant que Diagne et Jordan s'opposent au passage de l'avant anglais.



COLOMBES : R. C. Paris-Arsenal (0-2). — Corner contre le Racing. Tiré trop en avant, il permet au goal parisien d'affirmer sa maîtrise en interceptant la sphère de cuir. On reconnaît : Diagne, Hiden, Louys, Cartwright, Jordan, Ozanne, Biggs et Colett.



COLOMBES : R. C. Paris-Arsenal (0-2). — Un autre shot de Mathé a alerté Boulton qui, n'étant pas chargé, bloque avec aisance. Cependant que, prêt à toute éventualité, Hapgood s'est placé dans les bois et que Joy se replie sans hâte.



COLOMBES : R. C. Paris-Arsenal (0-2). — Sur une attaque parisienne, Mathé s'assure la balle de la tête. Mais il la dirigera mal, alors que Besse attendait la passe, et le goal, Boulton n'aura qu'à venir ramasser le ballon dans sa surface.



LE VESINET : U. S. Vésinet-Stade Bordelais (5-0). — L'U. S. Vésinet s'est facilement qualifiée pour le prochain tour de la Coupe. Jouant avec brio, son gardien de but ne permit pas aux Bordelais de sauver l'honneur.



SAINT-CLOUD : Stade Français-U. S. Normande (4-0). — Grosse déception pour les Normands qui, la saison passée, n'avaient été éliminés de la Coupe que de justesse par le Red Star. Voici une phase



SAINT-GERMAIN : Stade de Saint-Germain-Stade Compiégnois (1-4). — Le Stade de Saint-Germain fait partie du fort contingent d'équipes parisiennes éliminées de la Coupe. Quoi qu'en dise le score, les



SAINT-GERMAIN : Stade de Saint-Germain-Stade Compiégnois (1-4). — Un départ un peu trop tardif et notre avant-centre ne pourra utiliser

AVIATION

Le prodigieux exploit
de CODOS-REINE-GIMIE-VAUTHIER

Quelques jours avant l'accomplissement de ce raid qui fut si heureux pour le prestige des ailes françaises, au cours d'un cocktail offert par la compagnie Air France à la presse aéronautique, Paul Codos, prenant la parole après M. Allègre, avait dit :

— Est-ce l'âge ? Est-ce l'expérience ? Est-ce une autre raison ? Toujours est-il qu'aujourd'hui un voyage d'études fructueux en enseignements m'apparaît comme un résultat infiniment plus important que la course aux records.

Et il avait ajouté :

— Ce ne sera pas une tentative de record, mais une mission dont le but principal est de rechercher les meilleures altitudes en même temps que d'étudier divers problèmes de météorologie et d'utilisation de matériels sous les tropiques.

Il ne devait pas tarder à prouver que l'on peut, dans un même raid, accomplir un voyage d'études fructueux en enseignements et battre tous les records.

Quant à la question de l'âge, permettez-moi de vous dire, mon cher Codos, qu'à quarante et un ans vous êtes dans la pleine force et dans la pleine ardeur de votre deuxième jeunesse, et quant à la question de l'expérience, dût votre modestie en souffrir, je ne résisterai pas à la tentation de raconter à nos lecteurs que, chez vous, l'expérience a toujours devancé l'âge. La preuve, c'est qu'à une époque où vous veniez à peine d'être breveté pilote — c'était en 1917 et vous n'aviez alors que vingt et un ans — on vous a reconnu de telles qualités de psychologie que, malgré votre jeune âge et votre nouveauté dans l'aviation, on vous a immédiatement désigné au poste délicat de moniteur.

★

Il est quelquefois pénible d'assister aux derniers préparatifs d'un grand raid. Il y règne souvent une atmosphère d'incertitude, d'angoisse même. Il est arrivé malheureusement trop souvent que l'on n'ait pas donné aux pilotes les possibilités de mettre toutes les chances de leur côté. Ils le savaient. Mais rien au monde n'aurait empêché de partir ceux qui ont décidé de partir.

Ce fut le cas de Nungesser et Coli, et ils l'ont payé de leur vie.

Ce fut ensuite le cas de Rossi et Codos lors du raid qui se termina par un atterrissage forcé à Porto-Prahia.

Ce fut, plus récemment, le cas de Maryse Bastié lorsqu'elle battit le record de vitesse sur l'Atlantique Sud.

Mais au cours des derniers préparatifs du quadrimoteur Farman 2231, il n'y eut rien de tel.

On avait d'avance le pressentiment du succès. Avant même le départ, il flottait déjà un petit air de fête et de victoire.

Codos n'avait permis d'assister à leur dernier vol d'essai avant le grand envol. Le temps

était exécrable. Je les attendais patiemment sous la pluie quand, vers dix heures du matin, le gros quadrimoteur surgit soudain de la brume et atterrit doucement.

Paul Codos avait sa figure des bons jours :

— L'appareil est prêt à partir dès maintenant. L'équipage est prêt depuis longtemps. Nous n'attendons plus que la météo favorable... et le vent du Nord !

Car il faut vous dire que le vent du secteur Nord est la condition « sine qua non », parce qu'il n'y a pas au Bourget de piste spécialement aménagée pour le décollage grand raid ». (On se demande d'ailleurs pourquoi. Mais cela est une autre question.) Toujours est-il qu'il n'y a qu'une échappée sur l'herbe, face au nord, et les décollages pleine charge ne peuvent s'effectuer que par vent du nord, nord-est ou nord-ouest.

Le vent du nord ne s'est pas fait trop attendre et, samedi, le 20 novembre, à 10 h. 9, le Farman 2231 partait à la conquête du plus extraordinaire des records dont l'aviation du monde entier puisse s'enorgueillir.

Il y a environ deux ans, six équipages — et des équipages d'élite — se relayant sur le parcours Paris-Buenos-Ayres, faisaient parvenir le courrier de Paris en deux jours, vingt heures, quarante-cinq minutes de Paris à Buenos-Ayres.

Voici les temps de Codos-Reine-Gimie-Vauthier : partis du Bourget samedi à 10 h. 9, ils font escale à Istres de 12 h. 34 à 14 h. 25. Un peu moins de deux heures au cours desquelles ils ont refait de l'essence. Arrivés à Dakar dimanche le 21 novembre à 6 h. 28, ils y font une escale de 2 heures 32 minutes, ce qui porte leur départ à 9 heures précises.

Ils arrivent à Natal à 20 h. 5, ayant effectué la traversée en 11 h. 5 et battant tous les records (celui de Maryse Bastié, 12 h. 5, à bord du Simoun Caudron-Renault, et celui de Guerrero-Dufour-Salvat-Gimie-Moutet, 12 h. 39, à bord de la « Ville-de-Dakar »).

A Natal, Codos et ses compagnons ne se reposent pas sur leurs lauriers tout frais.

Ils n'y demeurent que 2 heures 25 minutes. Non seulement ils ont volé dans un temps record, mais encore, raid vraiment sportif, ils se sont ravitaillés dans un temps record.

Et, ce qu'il y a de plus beau, c'est que Codos a brûlé une escale : celle de Rio-de-Janeiro qu'il survole lundi le 22 novembre à 7 h. 45.

Il a atterri à Buenos-Ayres à 14 h. 58, c'est-à-dire qu'il a placé la capitale de l'Argentine à deux jours, quatre heures, quarante-neuf minutes de la capitale de la France.

Il avait promis beaucoup.

Il a tenu plus qu'il n'avait promis.

Il a dit qu'il ferait le voyage en quatre étapes : Paris-Dakar, Dakar-Natal, Natal-Rio-de-Janeiro, Rio-de-Janeiro-Buenos-Ayres.

Pour des raisons que nous ne tarderons sans doute pas à apprendre, il n'a pas fait Paris-

Dakar en une étape, mais il a fait mieux : Natal-Buenos-Ayres en une seule étape.

Cela, ce n'était pas prévu au programme.

Et ce n'est pas tout.

Il y avait encore autre chose qui n'avait pas été prévu au programme et qui fut accompli magnifiquement.

Lorsque, la veille de son départ, je demandai à Codos s'il comptait rallier Santiago-du-Chili immédiatement après Buenos-Ayres, il m'a répondu :

— Sans doute. Mais mes projets précis s'arrêtent à Buenos-Ayres.

Ils s'y sont arrêtés exactement quarante-sept minutes !

Aussitôt après, ce fut le survol de cette Cordillère des Andes que Marcel Reine avait déjà traversée 312 fois et qu'il connaît comme le clocher de son village parce qu'il n'en connaît pas seulement les pics et les ravins, mais aussi les meurtrières surprises.

Mais Marcel Reine n'est pas un homme à s'émouvoir devant les surprises : un jour, il volait vers Buenos-Ayres après avoir vaincu une fois de plus cette région hallucinante, lorsqu'il constata à ses dépens une erreur de transmission qui faillit être fatale : on lui avait indiqué un plafond de mille mètres alors qu'il était en réalité à cent mètres.

On s'était tout simplement trompé d'un zéro...

Il arrive sur une falaise du Rio de la Plata, presque en rase-mottes quand, soudain, il aperçoit une vache émergeant du brouillard au sol :

— Ça va, me suis-je dit. S'il y a une vache, c'est qu'il y a une prairie. Et s'il y a une prairie, c'est que je peux atterrir. J'ai atterri. Mais c'est la vache qui en a fait un nez ! Ben vrai, elle ne s'attendait pas à celle-là...

★

Quant au sympathique et valeureux radio Gimie, qui en est à sa soixantième traversée de l'Atlantique Sud, il faisait également partie du précédent record postal en compagnie de Guerrero.

Pauvre Guerrero !

Il y a si peu de temps encore, on le voyait à son poste de pilotage.

Aujourd'hui, on voit les lettres de son nom peintes sur la carlingue. C'est dur !

Mais ceux qui ont voulu l'honorer en baptisant l'avion l'ont honoré magnifiquement.

Le « Laurent-Guerrero » est arrivé à Santiago-du-Chili lundi le 22 novembre à 20 h. 50, 13.300 kilomètres en 58 heures 41 minutes !

Les héros qui sont tombés sur la ligne pour assurer à la France la suprématie aérienne ont obtenu le résultat pour lequel ils se sont sacrifiés.

Le domaine aillé de la ligne du Sud appartient à la France et, moralement, lui appartient toujours, malgré tous les « pool » possibles et imaginables sur les raisons desquels nous n'allons pas discuter ici.

Les causes de notre suprématie aérienne, c'est dans le cœur généreux de notre héroïque personnel navigant qu'elles se trouvent.

— Dans notre aviation commerciale, a dit récemment M. Pierre Cot, au-dessus des fonctionnaires et des constructeurs, au-dessus du matériel et des installations, il y a cette admirable phalange de pilotes, de radios, de mécaniciens qui est véritablement l'âme de cette aviation.

« Nous savons ce qu'ils sont. Nous savons quel lustre leur courage et leur compétence jettent sur la compagnie qu'ils servent et sur notre aviation qu'ils honorent. Nous connaissons aussi leurs deuils qui sont nos deuils... »

★

Ces deuils sont la rançon, la terrible rançon de cette gloire.

L'« Antarès » est tombé comme tomba la « Croix-du-Sud » l'année dernière, presque à la même époque.

Mais le « Laurent-Guerrero », piloté par Codos et Reine, a vaincu cet océan de deuils comme le « Jean-Mermoz », piloté par Maryse Bastié, l'avait vaincu l'année dernière presque à la même époque.

Et ces tragiques et glorieuses coïncidences sont bien dans les principes de ces escadrilles militaires où, lorsqu'un malheur est arrivé, aussitôt après tous les appareils disponibles sont sortis et tous les pilotes libres prennent leur vol.

La mort se venge, mais on lui a montré qu'on n'a pas peur d'elle !

★

De belles citations viendront récompenser Paul Codos et son équipage.

Mais, pour ce dernier, la plus belle a déjà été décernée.

Je me représente Codos, à l'atterrissage de Santiago-du-Chili, cachant son émotion et disant à ses compagnons :

— Braves types !

C'est tout.

Mais lorsque Codos a dit : « Braves types ! » il n'y a rien à ajouter.

Brave type, Codos !

Brave type qui cache un cœur sentimental et un esprit poétique sous des dehors généralement graves, autoritaires et réfléchis. Brave type sensible et fier qui cache sa sensibilité à cause de sa fierté. Brave type qui — m'en voudra-t-il de le répéter ? — vainc les tempêtes, les océans, les nuits et les montagnes et cultive secrètement la petite fleur bleue...

Et c'est ce mélange d'élan sentimental qu'il freine et d'autorité active qu'il stimule qui a fait de lui ce qu'il est.

« De la réserve dans la passion, de l'audace dans l'action », telle pourrait être sa belle devise.

ALEXANDRA PECKER.

★

Nouveaux records

Arthur Clouston et Mrs. Kirby Green

La grande vedette des parcours Londres-Le Cap et Le Cap-Londres est Amy Johnson, ex-Mrs. Mollison. Puis H.-L. Brook sur Le Cap-Londres et sur l'aller et retour.

Le record vient de changer de main.

Il n'a pas changé de drapeau.

Ce sont toujours les couleurs de l'Union Jack qui détiennent la victoire sur ce parcours considéré comme particulièrement difficile.

La réussite d'Arthur Clouston ne nous surprend pas.

Pilote d'essais au centre de Farnborough, il a connu la réputation mondiale au mois d'août dernier, lors de la course Istres-Damas-Paris... qu'il n'a pas gagnée.

Plutôt, qu'il n'a pas gagnée officiellement.

On se souvient que, pour une question de matériel, seuls les Italiens pouvaient gagner la course. Mais, par rapport au matériel employé, ce sont les équipages Codos-Arnoux et Clouston-Nelson qui ont fait la meilleure course.

Peut-être surtout Clouston-Nelson, car leur Super-Comet de Havilland bimoteur Gipsy de 200 C. V. seulement était, de beaucoup, l'appareil le moins puissant engagé dans la compétition. Il semble que ce soit eux qui aient réalisé la course la plus sportive ; de plus, ce sont eux qui furent les plus rapides au ravitaillement à Damas.

Quoi qu'il en soit, Arthur Clouston ne devait pas se satisfaire bien longtemps de cette victoire toute platonique.

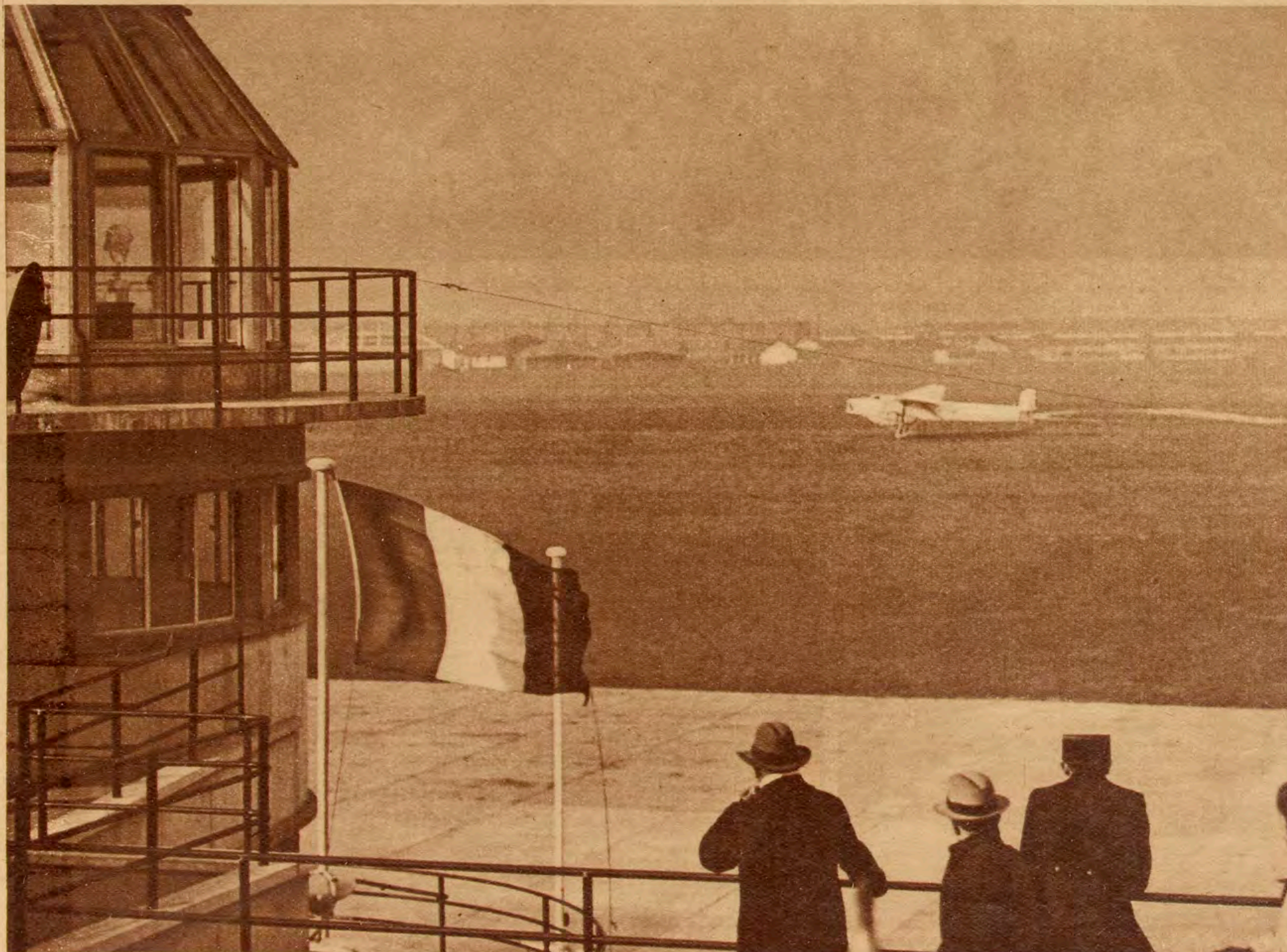
Était-il seul à bord ?

Je veux dire, Mrs. Kirby Green fut-elle une collaboratrice qui l'a relayé efficacement aux commandes ou simplement une passagère qui a commandité le raid et partagé les lauriers ?

Il serait difficile de répondre à la question, car c'est là un secret qui demeurera évidemment entre les coéquipiers.

Il est certain que Clouston était capable d'accomplir cette performance — qui n'est d'ailleurs pas tellement sensationnelle — seul à bord.

En tout cas, Mrs. Kirby Green, toute nou-



Le début d'une belle aventure : le départ, de l'aéroport du Bourget, du « Laurent-Guerrero ».

velle venue dans l'aviation de record — et même dans l'aviation tout court — a eu du moins le mérite d'avoir admirablement su choisir son coéquipier, et le fait qu'il ait accepté son choix constitue à lui seul une référence pour elle.

L'avenir déterminera, lorsqu'elle fera quelque chose seule à bord, ce que sont ses qualités personnelles.

Avec un appareil permettant de réaliser une moyenne de 370 kilomètres-heure, les deux aviateurs n'ont guère dépassé la moyenne horaire de 250 kilomètres à l'aller. (Il est vrai que les formalités de délivrance d'un permis leur ont fait perdre trois heures.)

Ils ont effectué le parcours Londres-Le Cap en un jour, vingt et une heures, deux minutes. (Précédent record : Amy Johnson, trois jours, six heures, vingt-huit minutes.)

Pour le retour, Clouston-Kirby Green, partis le 18 novembre à 6 heures, sont arrivés à Croydon le 20 novembre à 15 h. 22, c'est-à-dire en 2 jours, 9 heures, 22 minutes. (Précédent record : H. L. Brook, 4 jours, 20 minutes.)

Il faut reconnaître que, sur le retour, la moyenne horaire de 190 kilomètres n'est pas transcendante.

Un troisième record fut battu : celui de l'aller-retour Londres-Le Cap avec cinq jours, dix-sept heures, vingt-sept minutes. (Précédent record : H. L. Brook, 10 jours, 9 heures, 32 minutes.)

Certes, la comparaison des chiffres sur le record global de l'aller-retour est impressionnante.

Mais il ne faut pas voir que ce qui a été fait. Il faut aussi considérer dans quelles conditions générales et particulières cela a été fait et ce que l'on aurait pu faire dans les mêmes conditions.

C'est pourquoi les anciens records d'Amy Johnson et de H. L. Brook nous paraissent bien plus fameux, et c'est pourquoi il nous semble que Clouston ait fait quelque chose de bien plus fort sur Istres-Damas-Paris où il n'est arrivé que troisième mais ayant accompli le maximum de ce qu'il pouvait accomplir.

Attilio Biseo et Bruno Mussolini

Lors de son passage à Paris au mois d'août dernier, le colonel Biseo, qui n'est pas seulement le plus grand as de l'aviation italienne — et je ne parle pas de leurs as d'hydravation ! — mais aussi un homme juste et d'une intelligence claire et lucide, m'avait dit :

— Nos S 79 qui vous paraissent des appareils modernes sont pour nous de vieilles machines. Il y a en effet plus de deux ans qu'ils sont en service dans nos escadrilles.

— Quel est, d'après vous, le meilleur appareil français ?

— Il faudrait les connaître tous pour vous répondre à coup sûr. De ceux que je connais, le meilleur est l'Amiot 370.

Cette bribe de conversation, déjà vieille de trois mois, prend aujourd'hui une singulière signification.

Le commandant Maurice Flossy, qui est un des plus extraordinaires pilotes de record du monde entier, a manqué plusieurs fois coup sur coup, avec l'Amiot 370, le record de vitesse sur 1.000 kilomètres avec charge.

Il est évident que la valeur du pilote est hors de cause et sa responsabilité personnelle entièrement dégagee de ces échecs successifs. Ne concluons pas...

Mais, pendant ce temps, le colonel Biseo et le lieutenant Mussolini ont amélioré leurs propres records de la même catégorie, à bord de leur « vieux » Savoia-Marchetti S 79.

De 423 kilomètres-heure 618, ils ont grimpé à 430 kilomètres-heure 620 sur 1.000 kilomètres avec 500, 1.000 et 2.000 kilos de charge.

La tâche de Maurice en est rendue d'autant plus difficile.

Mais nous avons confiance.

Et c'est sans arrière-pensée d'amertume que nous félicitons Biseo, qui est un magnifique champion, qui a battu sept records internationaux au cours de la même journée (23 septembre 1935, en compagnie de Gori Castellani) et qui a toujours, comme officier de marine d'abord, comme officier d'aviation ensuite, brigué l'honneur d'obtenir les postes les plus dangereux.

Et Nietzsche

Enfin, l'aviation allemande qui avait étonné le monde la semaine dernière avec l'exploit de Wurster, vient de le surprendre à nouveau avec celui de Nietzsche : 504 kilomètres-heure 090 sur 1.000 kilomètres avec 500 et 1.000 kilos de charge.

De sorte que Attilio Biseo et Bruno Mussolini ne conservent que leur record avec 2.000 kilos de charge et que la tâche de Maurice Rossi en devient encore plus dure.

Par la même occasion, Nietzsche a battu le record de vitesse sur 1.000 kilomètres sans charge qui appartenait à l'ingénieur italien Furio Niclot avec 475 km.-h. 548, record qu'il avait enlevé à Raymond Delmotte (450 km.-h. 371, 4 août 1935, Istres).

L'appareil de Nietzsche est un Heinkel He 111 bimoteur Daimler-Benz 600 de 950 C.V.

Il reste maintenant un mois pour clore la série des records de 1937.

Comptons sur Maurice Rossi, sur André Japy et sur d'autres qui m'en voudraient de les nommer prématurément parce que, jusqu'au dernier moment, ils travailleront dans la discrétion et dans le silence.

Mais quand bien même la liste des records français ne s'allongerait plus en ce mois de décembre in extremis, le record de Codas-Reine-Gimé-Vauthier suffirait à lui seul pour que la place des ailes françaises fût encore excellente dans le classement général, en attendant de redevenir ce qu'elle peut, ce qu'elle doit redevenir : la première de toutes.

AL. P.

AL BROWN est encore AL BROWN

Au temps jadis où existaient des lancers, on apprenait aux jeunes sabreurs que nous étions l'art et la manière de prendre le meilleur sur l'adversaire armé de cet encombrant et terrifiant engin. Cela se faisait à cheval, au pas d'abord, au trot ensuite. Dans la réalité le combat se fût déroulé au galop. Il suffisait, pour réussir, d'un peu d'à-propos et d'adresse. Le jeu consistait à détourner la lance, du plat de sa latte, à passer en dessous et à embrocher — tout au moins au figuré — un lancier désarmé du fait qu'il ne tenait plus dans sa main qu'un long bâton de bambou sans valeur.

Il fallait, puisque l'on était désavantagé sous le rapport de l'allonge, combattre de près, en corps à corps, et l'on avait tout de suite un avantage écrasant. Vous voyez comme c'est simple !

Et ces vieilles leçons oubliées me sont revenues en mémoire dès que je vis sur le ring Al Brown et Poppy Decico. C'était le combat du lancier et du sabreur. Un grand type indéfiniment étiré, avec des bras « longs comme ça », en face d'un petit gaillard râblé mais de faible envergure. Un homme désarmé dès qu'on s'oppose à lui corps contre corps, un autre homme impuissant, à distance, à porter un coup qui en valût la peine.

Al Brown et Decico — qui ne sont pas des novices et dont l'un fut un grand artiste du ring — savaient parfaitement ce qu'ils avaient à faire. Le mieux qu'il savait, le plus souvent qu'il pouvait Al Brown maintenait à distance son rival par des gauches tombant opportunément au moment même où Decico tentait de se rapprocher de son insaisissable et mouvante proie. Une fois, et je crois bien que ce fut au quatrième round, le lancier fut pris en défaut. Cela ne lui réussit nullement. Mais, quelques minutes plus tard, le champion se révélait à nouveau. On le retrouvait. On retrouvait sa droite rapide, sèche, dévastatrice. Decico connaissait par deux fois les affres du knock down. Et, sans doute, le combat en fût-il resté là, si Al Brown ne s'était douloureusement abîmé la main droite. La conclusion qui devait normalement intervenir fut dès lors différée jusqu'au verdict des juges donnant justement la victoire à Al Brown. Certes, la fin du combat manqua de beauté. Al Brown qui se sentait à demi, et plus qu'à demi, désarmé, trouva dans sa boîte à malices assez de trucs pour ne pas trop laisser entamer l'avance déjà acquise. Mais vraiment il n'avait pas une partie des plus faciles devant un adversaire courageux en diable, gardé comme une place forte et qui se collait à lui comme son ombre. Au fait, s'il n'avait pas déjà perdu l'usage de sa main droite, on se demandait parfois comment Al Brown eût pu s'en servir. Sachant que c'était là une arme particulièrement dangereuse, Decico « passant » son bras gauche en aurait neutralisé les effets. Et cela donnait à Brown de belles occasions de tenir et de se faire maudire par des spectateurs qui jugeaient des apparences sans remonter aux causes.

Donc Al Brown, malgré sa blessure, a pris le meilleur sur un homme dont on avait pu encore apprécier, quelques jours auparavant, les indéniables mérites. Le voici donc reparti à la conquête du titre qu'il perdit naguère. On redoutait pour lui une trop longue et trop aimable inaction. On doutait de son souffle. Il tint les dix rounds pour son combat de rentrée. Poursuivant son entraînement, il doit ne plus donner de sujets d'inquiétude à cet endroit, à ses supporters. Pour le reste, il possède toujours son jeu de jambes inégalable, une adresse et une précision merveilleuses et aussi le punch... encore qu'il n'ait pas été cette fois concluant. Mais il porte toujours le signe du champion. Et les années passent sur lui, les années et les vicissitudes, sans l'effleurer. Seulement est-il toujours et pourra-t-il être vraiment, quand il faudra, et dans la plénitude de ses moyens, un poids coq ?

★

André Lenglet nous a fait une bonne et agréable surprise. Après avoir récemment livré à New-York devant quelques-uns de mes confrères amenés en Amérique à propos d'autres matches un combat décevant, le voici qui, à Montréal, se débarrasse en cinq sec, ou plus exactement en deux rounds, d'Al Mac Coy dont la réputation de puncheur était solidement établie et qui, par ailleurs, n'avait jamais été battu sinon aux points. Deux fois à terre durant la dernière reprise, sur un crochet du droit d'abord, et un contre du gauche ensuite, Al Mac Coy, groggy, devait être renvoyé dans son coin par l'arbitre. On annonce le prochain retour de Lenglet. Il est fort aimable à lui de nous revenir sur cet exploit. A moins que cette victoire ne lui rouvre des horizons qui paraissent reculer hors de portée de ses poings.

★

Des combats de la semaine il faut retenir la très facile mais méritoire victoire de Rebel sur Clément par arrêt de l'arbitre au quatrième round, celle de Cadot, qui manque un peu de mordant, sur Miasnick, enfin le succès remporté par le froid et imperturbable Deckmyn sur le fougueux, dangereux et « à revoir » Wuyciack. A Berlin, Pernot faisant match nul avec Besselmann, obtenait cette décision. Or, Besselmann n'est pas un petit garçon, s'il ne se montra pas, ce soir-là, dans sa meilleure forme.

JEAN DE LASCOUMETTES.

COMBAT - JOURNAL D'UNE REINCARNATION

Ce soir, c'était l'épreuve. La résine recouvrait de sa neige l'épais canevas du ring et semblait s'être accrochée aux cordes qui séparent les acteurs de la foule venue pour voir le dompteur dévorer le lion. Il neigeait une clarté sans romantisme du plafonnier de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité.

Le blanc, c'est du silence. Un silence tendu comme un sandow par les bras de l'hercule en maillot de coton blanc. Le silence qui précède les grands cataclysmes, ou le « oui » pudique de la jeune épousée. La foule impressionnée comme un cliché photographique par cette blancheur se taisait pour mieux crier. Le cri, c'est du noir qui s'exhale d'une bouche, en lourdes volutes.

La foule, donc, se taisait à l'arrivée du sombre Al Brown qui, revêtu de son peignoir, ressemblait encore à la colère, à la foudre ou à la chance. Une colère, une foudre et une chance, coiffées d'une casquette.

L'araignée noire et son partenaire brisèrent le grand silence blanc du ring et le silence noir de la foule comme une bonne maladroite brise un miroir, avec un bruit de gong.

Le gauche d'Al Brown, c'est la langue du fourmilier. Il lécha à petits coups rapides le visage tétu de Decico. Et le visage du terrible enfant lyonnais changea de forme, de seconde en seconde, comme la boulette de verre brun suspendue à la canne du verrier.

Un homme qui tombe par la fenêtre est un homme qui rapetisse et s'arrête brutalement de rapetisser, dans une pose de mannequin. Un homme qui s'éloigne est un homme qui tombe avec douceur et, au lieu de s'écraser, s'évapore comme un nuage. Un homme qui tombe, frappé par le poing d'Al Brown, est un pantin atteint de paralysie générale. Puis c'est un nouveau-né qui fait ses premiers pas. Car les hommes frappés par le poing du dieu noir des tropiques se relèvent, maintenant.

Donc, Decico s'était relevé. Les mains basses — ses mains de plomb après le coup de foudre de la droite — il avait l'air de faire le beau pour mériter on ne sait trop quel morceau de sucre.

Al Brown dansait sur place, esquissait des gestes, qu'il ne terminait pas, accordait un surris à ce condamné à la mort photographique du ring. Il faisait de la miséricorde sans le vouloir. Dans sa tête une pensée volait comme un oiseau nouvellement mis en cage :

« Il faut être un homme vivant et un artiste posthume. »

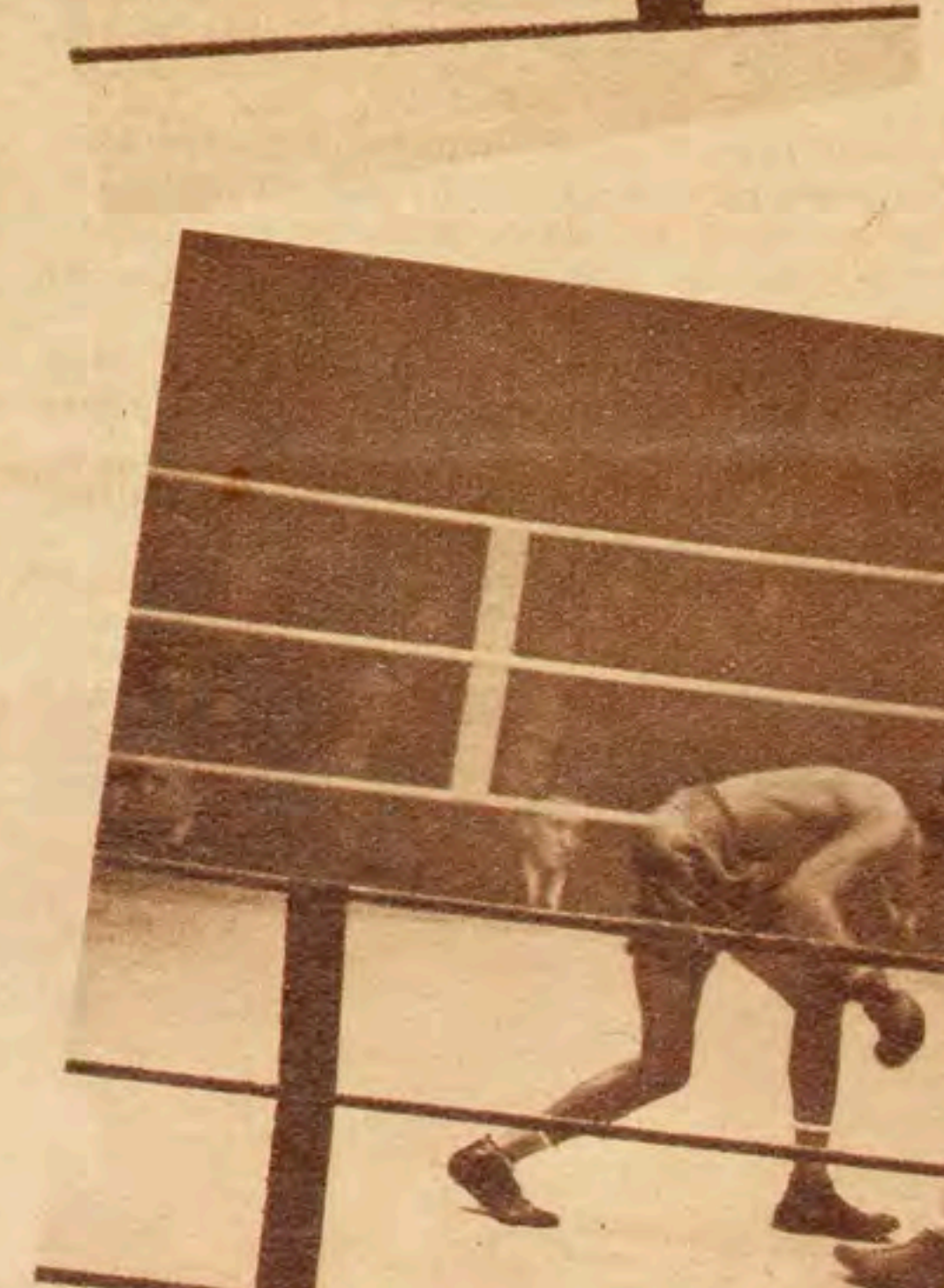
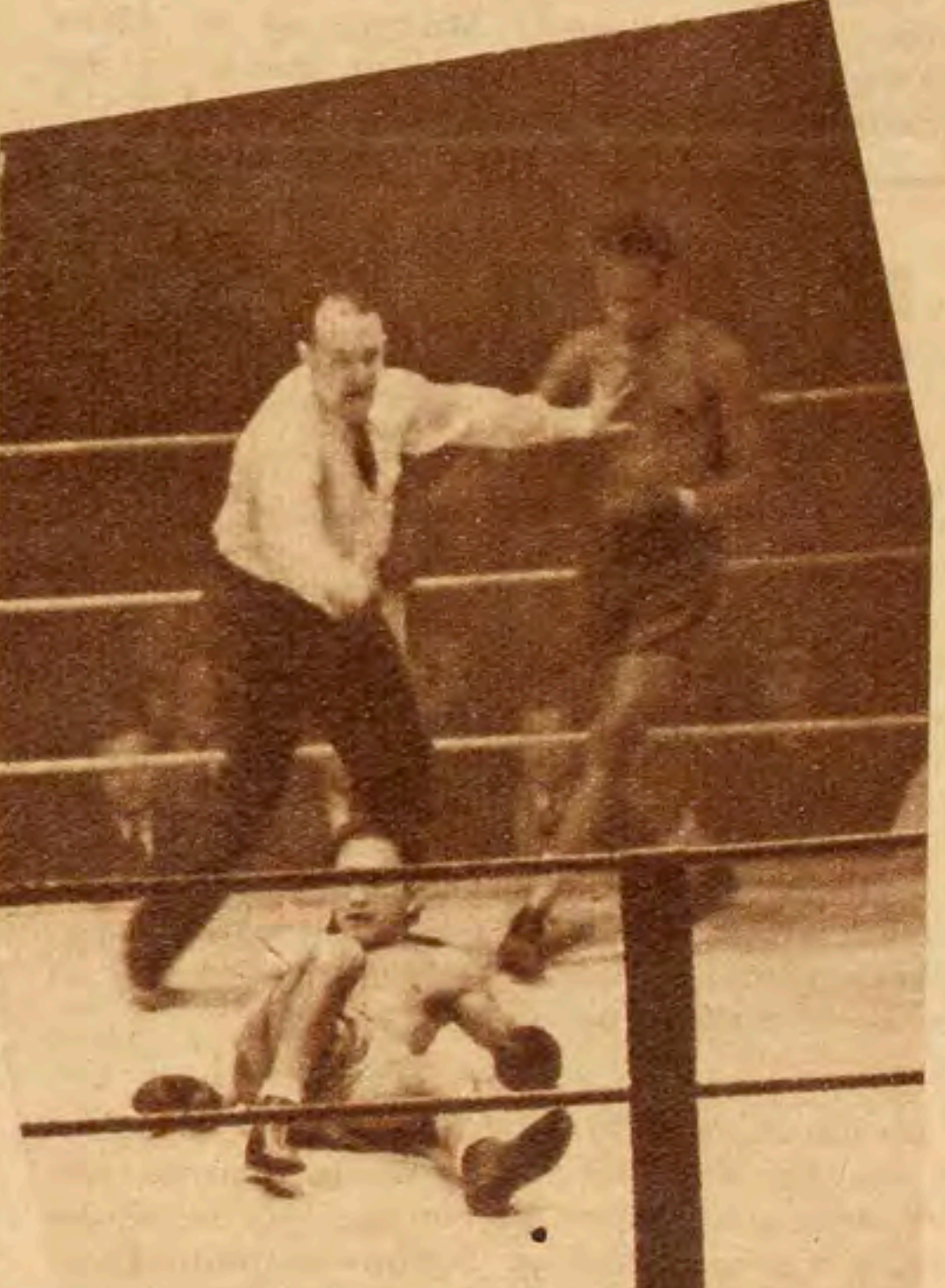
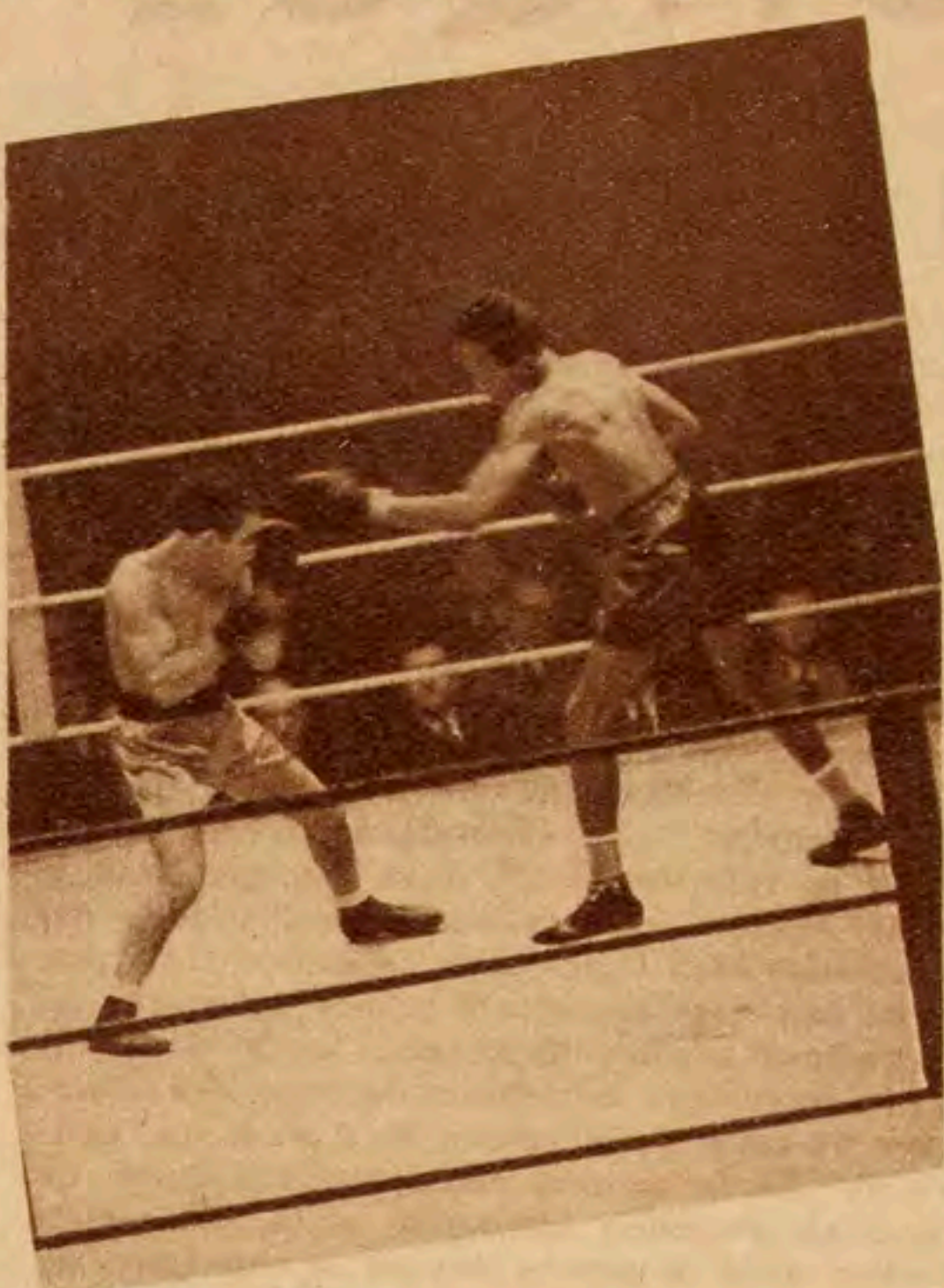
Et Decico revint à la vie. Une résurrection est toujours une souffrance. Demandez plutôt à saint Lazare. Decico revint à la vie, c'est-à-dire qu'il revint à la souffrance. Et cela ne lui fit aucun plaisir. Son cerveau revint à la vie. Ses pensées reprirent leurs places respectives, comme les personnages dans les crèches qu'on prépare en ce moment pour les fêtes de Noël. La première arrivée fut la vengeance, car Decico est un homme.

D'avoir vu la chance passer si près de lui, Al Brown avait les bras et les jambes coupés. Il est très difficile de boxer quand on est dans cet état. Si vous ne me croyez pas vous pouvez toujours essayer... Decico ressembla tout à coup à un de ces pétards qui font feu de toutes parts, à un hérisson et à un tank léger, modèle 1937.

Dépeignée, la chevelure d'Al Brown fut comme celle d'une noix de coco qui aurait oublié d'aller chez le coiffeur. Et Al Brown lui-même eut l'air ennuyé d'un danseur professionnel qui viendrait de marcher sur les pieds d'une cliente à 50 francs le cachet...

Les dernières tranches du combat tombèrent sous les coups de marteau du chronomètre. Il n'y avait plus ni silence, ni cri. Plutôt une espèce d'énorme bruit, comme celui qu'un géant pourrait entendre si la salle Wagram devenait tout à coup un coquillage à l'usage des géants.

ROBERT BRE



SALLE WAGRAM. — Quelques instantanés du match Al Brown-Decico. L'on peut voir Al Brown arrêtant du gauche ; ouvrant sa garde pour inciter son adversaire à se découvrir ; ayant expédié pour la deuxième fois son adversaire au tapis ; enfin, boxant quelque peu irrégulièrement avec la tête, en fin de combat, sa droite ne comptant plus.

GYMNASTIQUE



Rousseau, premier ex æquo.

Le Tournoi International de Gymnastique que l'Union vient d'organiser au Gymnase Japy aura démontré deux choses : que la vieille « gym » a maintenant son public, et qu'il serait nécessaire que les gymnastes aient un local assez vaste pour organiser leurs manifestations. C'est, en effet, devant un public particulièrement nombreux que se déroula cet annuel tournoi qui groupait les meilleurs gymnastes de France, le champion Masset en tête, et quatre ou cinq ex-tendants du titre national.

La première place eût dû revenir au Belfortain Walter, celui-ci, en effet, menait très nettement lorsqu'il se présenta pour exécuter les derniers exercices, le cheval d'arçon qui est certainement la présentation où il excelle. Mais la réunion tirait à sa fin et, dans le bruit, Walter exécuta son exercice dans des conditions bien faites pour l'énervier. Il ne put, de ce fait, totaliser que 8 points, alors que logiquement il eût mérité plus de 9. Ce point perdu lui enlève nettement la première place. Avec un total de 54 points 25, il n'est que quatrième. La première place fut attribuée ex æquo au Parisien Rousseau et à l'Alsacien Becker, avec 55 points, devant le champion de France Masset, avec 54 points 70.

Les exercices étaient libres; il est certain que, dans un tournoi avec exercices imposés, le classement eût pu être légèrement modifié; le Lyonnais Masset prit en effet la première place à la barre fixe, aux barres parallèles et au saut de cheval. Il fut légèrement faible aux arçons, mais perdit la victoire dans les préliminaires. Dans cette spécialité où, depuis longtemps, il est le meilleur, il commit deux petites erreurs et ne put dépasser 8,60, lui qui, habituellement, atteint 9 points ou 9,50.

Le Parisien Rousseau, qui remporte la première place, n'avait été en tête dans aucune des épreuves, néanmoins c'est sa régularité dans l'ensemble qui lui permit de triompher. C'est peut-être la dernière fois que nous voyons Rousseau dans les compétitions de gymnastique, car l'ex-champion de France, depuis longtemps sur la brèche, semble vouloir délaisser la barre fixe pour s'attaquer à la barre à disques et tenter les records de force.

Il y a deux ou trois ans que Becker donne de sérieux espoirs qui se sont confirmés hier. L'Alsacien, à force de persévérance, peut compter aujourd'hui parmi nos meilleurs gymnastes. En principe, ce tournoi ne donna lieu à aucune grande surprise. Au classement par équipes, le Rhône prenant la première place devant la Seine et les Suisses de Paris, et, dans le classement individuel, des hommes comme Anger, Renier, l'espoir Murray et le vieux champion Solbach se classent dans les dix premiers, ce qui est la logique même.



Becker, premier ex æquo.

Masset, troisième.



Walter, quatrième.

Anger, cinquième.

CYCLISME

JOURNÉE expérimentale au Vel' d'Hiv'. Hier, avec des hommes nouveaux et des équipes d'un jour — ou plus...

Le public vint nombreux, sous la verrière, bien qu'elle fût inondée de soleil. Ce dernier se fait si rare, en cette saison, qu'on eût admis certaine indifférence pour le Prix Hourlier-Comès. Il n'en a cependant rien été, ce qui prouve que le Vel' d'Hiv' a retrouvé son public. Depuis le début de la saison hivernale, toutes les recettes ont été bonnes. On a eu pourtant à signaler l'absence de certaines vedettes, ce qui prouve tout simplement que le sport cycliste n'a pas besoin toujours de noms ronflants pour attirer les spectateurs. Des batailles ardentes, animées, sincères, suffirent très bien.

Au début de l'américaine, Marcel Guimbretière se montra étourdissant. En quelques tours on retrouva le Guimbretière de la grande époque, l'équipier admirable de Paul Broccardo. Hélas ! il fit une mauvaise chute après une vingtaine de kilomètres. Dès lors, Guimbretière perdit une partie de ses moyens, car le choc fut violent. On crut même qu'il n'allait pas repartir. Mais Guimbretière ne désiste pas aisément, et il eut bien du mérite de reprendre sa place au côté de Speicher, qui roula longtemps pour limiter les dégâts, alors que Marcel était k. o. Seulement, Guimbretière ne pourra pas faire les Six-Jours de Copenhague. Pauvre vieux !

On ne connaissait pas, à Paris, ni le jeune Belge Thys, ni les non moins jeunes Hollandais Van den Broeck et Van Schyndel.

Nous avons pris bien du plaisir à les voir à l'œuvre.

Thys tient un peu de son compatriote Maurice Depauw. Il quitte le peloton au sprint, sans même donner l'impression de peiner. Quant à Van den Broeck-Van Schyndel, se sont deux colosses du genre Slaats, qui abattent leur besogne sans rechigner. Un peu comme Inzaghi-Romatti.

Dans un style beaucoup plus pur, par exemple...

Thys, avec son amour de petit casque jaune planté effrontément sur le sommet du crâne, et son visage d'enfant de troupe, plut rapidement aux populaires. Et puis, Thys, c'est un nom que les anciens ont aimé et que les jeunes retrouvent par trois fois avec admiration au palmarès du Tour de France.

Il n'y a, d'ailleurs, rien de commun entre l'ancien routier et le jeune « pistier », pour

reprendre l'expression bruxelloise, rien de commun, sinon le nom.

Bien meilleur que l'autre dimanche, Charles Pélissier se mit en vedette dès le début de ce Prix Hourlier-Comès follement animé. Il est vrai qu'il avait pour l'épauler un Albert Buysse magnifique, plus rapide que jamais, un Albert Buysse en grande forme et qui ne se souciait pas plus de son habituel équipier, Albert Billiet, associé à Paillard, que de sa première culotte de course.

Au début, les frères Sérès se mirent joliment en vedette. Puis ils furent un peu noyés, luttant néanmoins avec un courage qui ne se démentit à aucun moment. Soyons patients. Laissons « Jopo » être l'égal de « Tutur ». Dans un an, peut-être... On en reparlera, vous verrez.

Longtemps, Slaats-Pellenaers, Thys-Bruneau, Van den Broeck-Van Schyndel et Pélissier-Buysse firent jeu égal. Mais lorsque Slaats-Pellenaers s'en allèrent, à quelques tours de la fin, ils furent irrésistibles.

Allez donc, à vingt tours du centième kilomètre, reprendre un peu plus de deux cents mètres à un K. Pellenaers hargneux en diable et à un Frans Slaats, locomotive infatigable... et qui ne quitte jamais ses rails.

Autant vouloir enlever l'Obélisque à bras d'homme...

Terminant à un tour de Slaats-Pellenaers, Charles Pélissier-Buysse, Bruneau-Thys et Van den Broeck-Van Schyndel furent classés dans l'ordre après un dernier sprint. Ils ont bien été les meilleurs — après Slaats-Pellenaers, — qui hésitèrent à augmenter leur avance d'un second tour. Et bravo encore à Paillard, qui deviendra vite un excellent spécialiste des courses à l'américaine. Qu'on lui laisse Billiet. Ils finiront par se bien connaître et par nous étonner agréablement. En attendant, on ne voit pas quel team pourrait triompher de Slaats-Pellenaers.

GEO TYZOR.

TANDEMS

DES cyclistes, il y en a beaucoup. Des tandémistes, depuis quelques années, il y en a toujours plus. Ce sont là deux faits, dûment constatés, absolument acquis. Ce sont des tandems que nous désirons parler aujourd'hui. D'abord parce que chaque dimanche nous montre qu'ils sont beaux, toujours plus légers, permettant des vitesses toujours plus grandes. Des critères de cyclotourisme, organisés cet été, nous l'ont prouvé. Cela aussi est bien acquis. Ensuite parce qu'on en parle toujours plus, de ces tandems. On en est arrivé — et c'est la multiplication des beaux tandems des cyclotouristes qui a certainement amené à songer à ce cas — à parler du tandem pour l'entraînement des coureurs de Bordeaux-Paris. Car, des tandems, nous n'en voyons plus sur la piste. Marius Chocque, le père de Paul, a défendu la machine multiple autant qu'il a pu, aussi long-

temps qu'il lui a été possible de le faire. Et le tandem, sur la piste, n'apparaît que de très loin en très loin, pour nous prouver que le tandem Falk Hansen-Gérardin est un tandem qui avance, si j'ose utiliser cette figure de rhétorique qui s'appelle la litote. Car nous considérons cette belle équipe comme l'une des plus belles que nous ayons vues sur une piste, et la meilleure qu'on puisse voir actuellement.

Mais pour le tandem, en pleine vogue, pour le tandem dont tous les fabricants de cycles vous diront qu'on leur en demande toujours plus, on vient de trouver un système particulier qui permet à l'équipier avant — celui qui tient le dirigeoir — de pédaler seul, chaque fois qu'il le juge utile, et sans descendre de machine. Son compagnon — qui est le plus souvent sa moitié fort exactement — peut ainsi prendre un peu de repos. Il se sert d'une manivelle à roue libre qui comporte un déclenchement automatique. Je n'entrerai pas dans des détails techniques et me bornerai à souligner l'intérêt de cette création qui amène à ceci : un seul équipier pédale, l'autre se repose. Ce n'est pas grand-chose, penseront certains usagers du tandem. On pédale tous les deux, en joie. Eh ! oui, mais il faut toujours penser à tout, et ceux-là ont pensé à tout qui ont cherché et trouvé le moyen d'isoler un équipier sans que les équipiers aient à descendre de machine. Et, lorsqu'on n'a pas uniquement le souci de multiplier les kilomètres parcourus mais bien le désir d'admirer le paysage, de faire du tourisme, le conducteur du tandem suffira fort bien pour déplacer le tandem sur la route à une vitesse largement suffisante. Et madame se reposera, comme elle peut le désirer, tout en suivant son mari, comme elle le doit.

Nous voici un peu loin de l'utilisation du tandem pour l'entraînement, dans Bordeaux-Paris. On en a parlé, disons-nous. On en restera là. La formation d'équipes serait difficile, le matériel spécial coûteux à établir, et les frais de cet entraînement difficiles à supporter. On cherchera autre chose. Et pour nous qui avons suivi pas mal de Bordeaux-Paris — et depuis fort longtemps — il nous semble bien que la vraie formule, en ces temps difficiles, serait celle qui fut utilisée il y a quelques années : prise des entraîneurs sur motos commerciales à Orléans. Nous aurions ainsi une très belle fin de course et cette dernière ne serait pas, pour les coureurs, ce que furent les courses avec le même entraînement depuis Bordeaux. Mais on parlera encore longtemps de la formule à utiliser. Quousque tandem...

RENE BIERRE.

ALEPÉE ET Cie, 98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.



VEL' D'HIV'. — Avant le Prix Hourlier-Comès, notre photographe trouva réunis au paddock, par le plus grand des hasards, quatre des concurrents qui allaient être tout particulièrement en vue. De gauche à droite : Pellenaers et sa mine coléreuse, Albert Buysse, lointain, Paillard, anxieux, et Albert Billiet, confiant.

AS DU VOLANT, LES MAINS AU GUIDON



Un sprint disputé. Brunet gagne devant Ralph, Louis Gérardin et Louis Chiron... Mais le résultat est-il bien exact ?



J.-P. Wimille, dans cette matinée ouatée de brouillard, roule en solitaire.

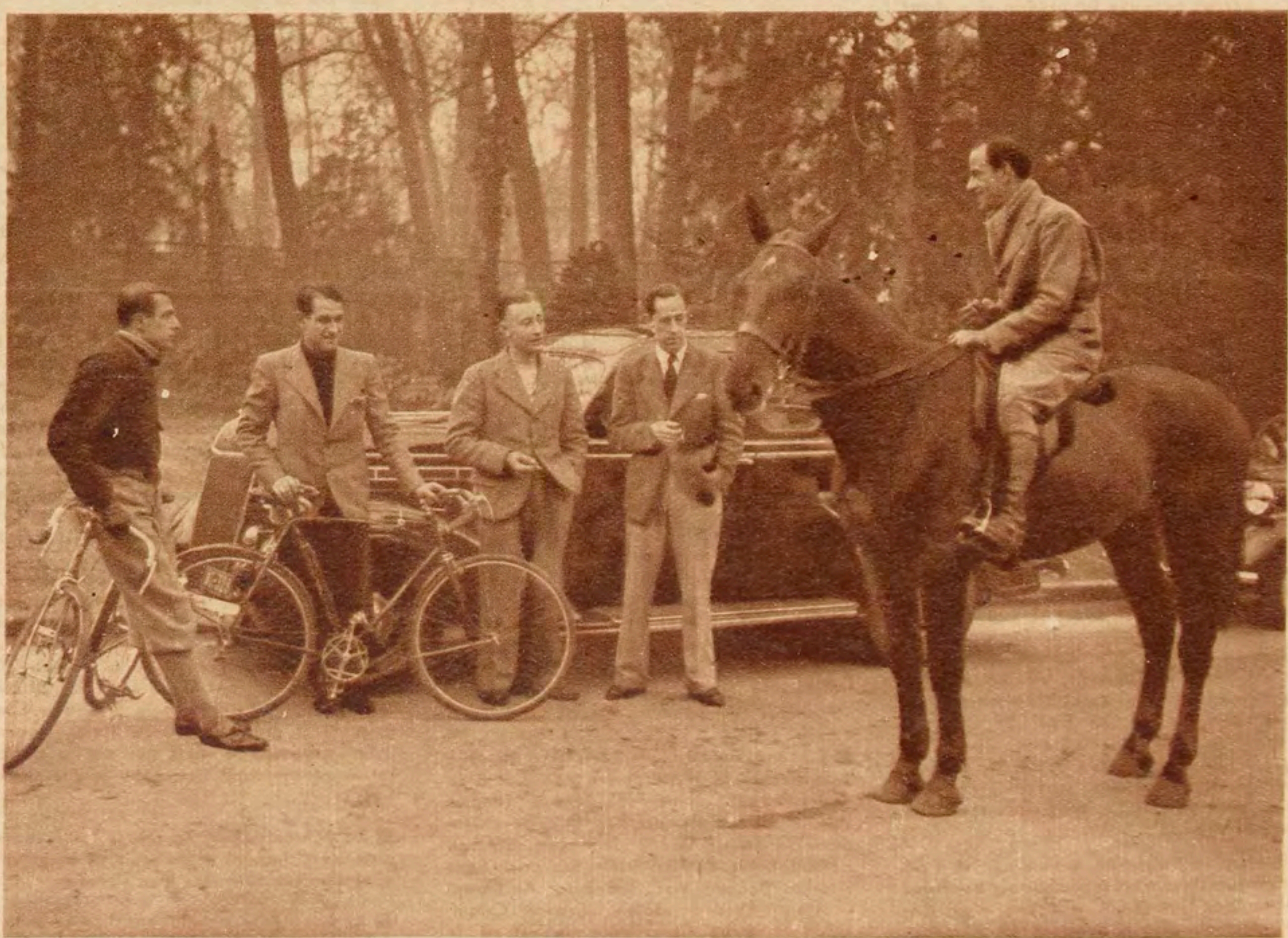
Non pas étonnante, mais merveilleuse reprise de la bicyclette, ou, plus exactement, de l'engouement pour le cyclisme. Celui-ci n'est plus seulement considéré comme un sport attrayant et dur, ni même comme une méthode facile et pratique de déplacement forcé, mais comme l'une des plus ravissantes récréations, l'une de ces fortes et saines distractions dont tire un excellent profit l'équilibre humain. En pionniers de cette mode nouvelle, ou de ce retour à une mode ancienne, voici tous les champions du volant. Et c'est ainsi que, si vous passez, le matin, dans les allées du Bois, vous rencontrerez Chiron, Sommer, Wimille, Dreyfus, Ralph, etc., besognant comme s'ils allaient courir Paris-Roubaix aux Pâques prochaines, ayant pour entraîneur, outre tous les obscurs bénévoles, Louis Gérardin lui-même ! Les « quatre roues » rendent hommage à la « petite reine ».



Brunet et Chiron (à droite), tout fiers de leur jeune virtuosité.



Les jeunes potaches de Bagatelle entourent les as reconnus et quémangent des autographes à Gérardin et Chiron.



René Dreyfus et Sommer, descendus de leur machine, conversent avec un autre sportif, un cavalier.

Ecrivez-nous... NOUS RÉPONDONS ICI

Le coin du docteur

LE CONTRÔLE MEDICAL DES JEUNES FOOTBALLEURS

Notre confrère le docteur Louis Merklen, professeur agrégé à la Faculté de Nancy, directeur de l'Institut régional d'Education physique de l'Université de Nancy, président des services de contrôle médical et physiologique de la Fédération française de football-association, a écrit, il y a deux ans, une brochure intitulée : « Conseils pratiques aux médecins fédéraux pour le contrôle médico-physiologique des joueurs ».

Nous avons pensé qu'il pourrait être intéressant de donner à nos lecteurs quelques précisions et renseignements tirés de cette utile publication. Il importe, en effet, que les principaux intéressés, les joueurs ou les futurs joueurs de football, fassent plus ample connaissance avec les médecins sportifs. Le contrôle médico-physiologique des sportifs confirmés ou des jeunes gens ayant l'intention de faire du sport a besoin d'être développé comme il le mérite, en France. Raison de plus, par conséquent, pour favoriser son extension chaque fois que la possibilité en est offerte. Pour aujourd'hui, tenons-nous-en donc au football, sport qui connaît une faveur toujours plus grande chez nous. (Au cours d'autres articles, nous passerons en revue, avec vous, quelques-unes des principales remarques et suggestions faites au sujet du sport en général, lors du récent Congrès de Médecine sportive qui s'est tenu à Paris à l'occasion de l'Exposition.)

Comme le souligne, dans la préface de la brochure du docteur Merklen, M. Jules Rimet, président de la Fédération française de Football, cet opuscule « est le résumé de l'expérience de plusieurs années. Il est destiné à cette magnifique phalange de médecins fédéraux qui, gratuitement, ont accepté de s'occuper, avec une activité et une compétence auxquelles il convient de rendre un hommage public, du contrôle médical de nos jeunes footballeurs dans toutes nos régions de France ».

L'auteur rappelle tout d'abord, à l'intention de ses confrères, quelques-uns des grands principes du football-association : dimensions du terrain, durée de la partie, rôle des joueurs. En ce qui concerne les efforts que ces derniers doivent soutenir, il évoque « la très simple et très claire classification » d'un autre toubib sportif connu : Bellin du Coteau, qui distingue parmi les efforts imposés à l'organisme humain par les divers types d'exercices sportifs : l'effort intense (effort communément dénommé vitesse); l'effort intense et prolongé (qui correspond au maximum de travail que peut produire l'organisme); l'effort relatif (c'est la course de fond) et l'effort surprolongé (celle de grand fond).

Et notre confrère d'ajouter : « Nous inspirant des idées de Bellin du Coteau et de la teneur du précédent paragraphe, nous tendons à penser que : la partie de football-association, avec ses deux mi-temps de quarante-cinq minutes chacune, représente pour les onze équipiers un « effort relatif » de base sur lequel viendront se greffer des phases d'« effort intense » ou même d'« effort intense et prolongé » dont la fréquence et la durée sont conditionnées par la place occupée par le joueur de l'équipe ».

Il appert donc qu'il importe que le médecin soit informé de la place occupée par le joueur qu'il doit examiner, qu'il n'y a pas à considérer « le » mais « les » joueurs de football.

Dans un autre chapitre, le docteur Merklen traite du « contrôle des juniors, minimes et pupilles ». Importante question dont l'intérêt est évident. Il insiste en juste raison sur « le moyen extrêmement précieux de dépistage préliminaire que peut constituer l'examen physiologique préalable lorsqu'il est convenablement pratiqué ».

Malheureusement, ce contrôle médico-physiologique ne connaît pas encore, chez nous, l'extension qu'il mériterait. Il faut une collaboration plus grande encore, non seulement entre médecins, mais aussi entre les éducateurs physiques et les médecins, pour l'établissement régulier de la fiche médico-physiologique. Il importe qu'au lieu de se dénigrer, de se faire la guerre, de se traiter en ennemis, les éducateurs physiques sérieux et les toubibs compétents travaillent les uns avec les autres, dans l'intérêt général, et non les uns contre les autres, comme cela se produit malheureusement quelquefois...

Enfin, n'oublions pas que si l'on veut que le contrôle médico-physiologique des jeunes « soccers » se développe comme il se doit en France, il est nécessaire également que les principaux intéressés, les joueurs, répondent favorablement aux initiatives prises par le corps médical !

■ **UN ADMIRATEUR DE LA SECTION PALOISE.** — Vous auriez intérêt à vous procurer l'ouvrage *Soyons forts*, du docteur Ruffier.

■ **JEAN THOUVENIN (Marseille).** — Mais parfaitement, votre ami devrait pouvoir réaliser les désirs signalés. Du moment qu'il ne présente pas de troubles pathologiques chroniques — seul son médecin traitant peut donner une précision à ce sujet — il n'a pas de raison de s'inquiéter outre mesure.

■ **UN SPORTIF DE MOULINS.** — Veuillez mesurer également votre périmètre abdominal (point le plus saillant). Cela vous permettra de calculer votre indice de robustesse. A ce sujet, consultez donc l'article publié, sur les indices, dans une précédente chronique de *Match*. En ce qui concerne la culture physique rationnelle, il n'est pas du tout nécessaire de vouloir brûler les étapes, au contraire.

■ **MARCEL MAUJAS (Paris).** — 1° Veuillez donc vous adresser à M. Rey-Golliet, inspecteur général de l'E. P. dans les écoles de la Ville de Paris, gymnase municipal, rue Huyghens; 2° Le soir, et à une cadence relativement lente. Travaillez vos abdominaux d'une manière continue, mais sans brutalité. *Sauf avis contraire de votre chirurgien*, vous devriez pouvoir commencer à exécuter ces mouvements dont l'action devrait être excellente pour compléter celle de la cure radiale.

Docteur Philippe Encausse.



Ce que c'est que la gloire ! Voici Tommy Farr, le boxeur britannique, statufié pour le musée de Mme Tussaud.

■ **Pierre S.** — Henri Desgrange inaugure le premier la liste des recordmen du monde cyclistes de l'heure sans entraîneur.

■ **Novice du basket.** — 1° Le premier titre de champion de France de basket-ball fut mis en compétition en 1920 et gagné par le Stade Français; 2° Ce n'est qu'en 1932 que fut créée la Fédération Française de Basket-Ball.

■ **Bernard.** — Camille Foucaux a aujourd'hui renoncé définitivement aux compétitions. Il est établi constructeur de cycles à Arcueil-Cachan.

■ **Bernard Lisier.** — 1° Le record mondial du saut en longueur est détenu, avec 8 m. 13, par l'Américain Jess Owens; 2° La meilleure performance réalisée en 1937 dans cette spécialité fut un saut de 7 m. 90 par l'Allemand Long; 3° Le record du monde du disque est la propriété de l'Allemand Schröder, avec 53 m. 10, et la meilleure performance réalisée en 1937 le fut par l'Américain Carpenter, avec 51 mètres 62; 4° C'est l'Américain M. Walker qui détient, avec 2 m. 09, le record du monde du saut en hauteur.

■ **Louissette.** — Vous dire si tous ces champions répondent aux lettres de leurs admirateurs et admiratrices est impossible. Ecrivez, nous ferons parvenir aux intéressés.

■ **Futur Robert Paul.** — Passer 1 m. 60 à 16 ans peut être considéré comme une assez bonne performance. A votre âge, entraînez-vous sérieusement sans vous spécialiser et prenez conseil dans un club.

■ **Edmond Guérard.** — 1° Humery est né à Valenciennes le 17 décembre 1908; il boxa professionnel comme poids léger depuis 1924. Il obtint son premier titre de champion de France le 10 décembre 1927, en battant Pierre Pothier. Parmi ses principales victimes figurent Vioz, Kid Berg, Al Brown, Locatelli, Orlandi, Scillie, Eugène Crique, etc.; 2° Cleto Locatelli est né le 6 octobre 1906 à Bellizona. Il fut champion d'Italie poids légers le 5 octobre 1930, en battant, à Milan, Carlo Orlandi. Il devint champion d'Europe le 17 juillet 1932, en

battant, à Amsterdam, Van Klaveren. Il perdit son titre devant le Belge Sybille, mais le reconquit en 1933, à Rome, sur ce même adversaire, qu'il battit aux points.

■ **Raymond Desbonnez.** — Toutes les lettres que vous nous signalez ont été transmises à leurs destinataires.

■ **Un sportif.** — 1° Au cours de la saison 1931-1932, l'équipe de France de football fut battue par la Hollande par 4 buts à 3; par l'Italie par 2 buts à 1; par la Belgique par 5 buts à 2; par l'Ecosse par 3 buts à 1; par la Yougoslavie par 2 buts à 1; par la Roumanie par 6 buts à 3. A Berne, notre équipe fit match nul avec la Suisse, 3 à 3. La seule victoire que nous enregistrâmes le fut sur la Bulgarie que nous battîmes, en juin 1932, à Sofia, par 5 buts à 3; 2° Au cours de la saison 1932-1933, l'équipe de France fut battue par l'Autriche, 4 à 0; par la Tchécoslovaquie, 4 à 0. Nous fîmes match nul avec le Luxembourg, à Lyon, 2 à 2; avec l'Allemagne, à Berlin, 3 à 3; avec le Pays de Galles, à Paris, 1 à 1. Notre équipe battit la Belgique, à Paris, par 3 buts à 0; l'Espagne, à Paris, par 1 but à 0; 3° L'équipe de France qui fit match nul avec le Pays de Galles en 1923 était composée de Desfosse, Vandoren, Mattler, Delmer, Verriest, Delfour, Polge, Liefaer, Nicollas, Rio et Langillier.

■ **Futur Noël.** — 1° Le record du monde du disque appartient à l'Allemand Schroeder avec 53 m. 10. Les meilleures performances réalisées cette année dans cette spécialité le furent par : Carpenter (U.S.A.), 51 m. 62; Soerlie (Norvège), 51 m. 57; Kotkas (Finlande), 51 m. 27; Oberwerger (Italie), 50 m. 50; 2° Le recordman du

de l'eau naturelle ou minérale, parfois de l'eau avec un peu de café ou du thé, mais, en principe, tous les coureurs boivent beaucoup de bière; 2° C'est en 1922 que Spears gagna le Grand Prix de l'U.V.F. à Buffalo en battant Moretti et Moresco; 3° Le champion hollandais Moeskops vit dans son pays, mais a définitivement abandonné les compétitions.

■ **Un ambitieux.** — Procurez-vous l'Annuaire du Ring (5 fr.) dans toutes les librairies sportives, qui comprend toutes les règles et renseignements que vous désirez.

■ **Jean Bernier, à Toulouse.** — 1° Jauréguy pratique encore le rugby, mais dans une équipe de vétérans; 2° L'international de rugby Got, surnommé « le boulet de canon », fut également champion de France militaire des 100 m. plat; 3° Le ballon de rugby doit mesurer : grand périmètre, de 0 m. 76 à 0 m. 79; petit périmètre, 0 m. 60 à 0 m. 65; son poids doit être de 375 à 425 grammes; 4° Le ballon est en touche de but quand, sans être en possession d'un joueur, il vient à toucher un poteau de coin ou touche ou traverse une ligne de touches de buts, ou quand un joueur en possession du ballon vient à toucher un poteau de coin ou une ligne de touches de buts ou bien le terrain au delà.

■ **Nabour.** — Vous pourrez vous procurer toutes ces photographies à l'Agence France-Presse, 100, rue Réaumur.

■ **Pseudo Nic.** — 1° La course cycliste Paris-Perros-Guirec 1936 fut gagnée par Lauck devant Le Drogo; 2° Pierre Chappalain fut un excellent sprinter, mais, dans aucune des grandes épreuves classiques internationales, il n'a battu ni Michard, ni Scherens.

nats du monde; 3° En 1936, le championnat de Suisse sur route fut gagné par : Antenen (professionnel), Staub (amateur), Blank (junior), Schwegler (vétérans); 4° Le vélodrome de Berlin Olympia possède une piste en ciment de 400 m.; celui de Breslau, une piste en bois de 180 m. La piste du Stadion d'Eberfeld mesure 500 m.

■ **X.** — 1° Il faut être âgé de 16 ans et débutant pour courir le Premier Pas Dunlop. Il vous faut toutefois prendre une licence à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, à Paris; 2° Le meilleur produit recommandé est l'embrocation.

■ **Un mathématicien sportif.** — 1° Si nos souvenirs sont exacts, il y avait effectivement un joueur du nom de Vieux qui pratiquait au Football Club de Grenoble, il y a une vingtaine d'années; 2° Le record de France du 200 m. plat appartient à André Moulon depuis 1924 avec 21" 6/10. Le record du monde est la propriété de l'Américain Jesse Owens depuis 1936 avec 20" 3/10.

■ **X., à Lillax; Robert Dotori; Un futur Courtois; R. M., à Rennes; Un Vichyssois; René et Marcel; Nicolas R.** — Avons transmis aux intéressés. — X. pour Emile Allais; Admirateur de Cogan; L.V.H. 50; Une lectrice; Un lecteur, Bordeaux; Une lectrice gènevoise. — Avons fait suivre aux intéressés.

★

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 204 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

ACHILLE aux pieds nickelés.

PROGRAMME de la SEPTIÈME FÊTE DE LA GLACE

Le 15 décembre 1937
AU PALAIS DES SPORTS
A 20 h. 30

PATINAGE ARTISTIQUE

Miss CECILIA COLLEDGE, Anglaise, championne du Monde 1937.
Mlle HERBER et M. BAUER, Allemands, champions du Monde et Olympiques de patinage par couple 1937.

M. ERNST KASPAR, Autriche, champion du Monde 1937.
Mlle MARIT HENIE, championne junior de Norvège, cousine de Sonja Henie.

Mlle FRITZI GILLARD, patineuse autrichienne très spectaculaire.
Mlles P. et J. VIVES, les patineuses françaises les plus aimées du public parisien.



Cecilia Colledge, championne du monde de patinage.

ses françaises les plus aimées du public parisien.

HOCKEY SUR GLACE

Grand match international en trois périodes : FRANCE contre BELGIQUE. L'UNION DES ARTISTES prépare, comme chaque année, plusieurs numéros artistiques et comiques. Location au Palais des Sports et dans toutes les Agences théâtrales. Prix des places : de 10 à 100 francs.

monde Schroeder ne put dépasser 50 m. 44; 3° Les deux frères Mourlon, André et René, semblent avoir définitivement abandonné les compétitions, bien que tous deux soient restés dans le sport comme dirigeants; 4° L'ancien champion de France Fery vint à l'athlétisme par la gymnastique.

■ **Un troisième ligne.** — Vos mensurations sont excellentes, n'avez aucune crainte, vous ferez un excellent soldat.

■ **M., à Paris.** — Vous joignez un timbre à votre lettre pour réponse et vous omettez votre adresse ! Envoyez-nous votre lettre pour Max Schmeling, nous ferons suivre.

■ **André Leroy.** — 1° Georges Sérès a été cinq fois champion de France de demi-fond en 1919, 1920, 1922, 1923 et 1925. Il est, aujourd'hui, entraîneur à motocyclette; 2° Robert Grassin, qui fut champion de France en 1924, est cafetier aux Ternes. Il vient de créer une école de demi-fond à l'intention des jeunes stayers; 3° André Leducq est né en 1904, à Saint-Ouen; son nom figure au palmarès de toutes les grandes courses. Après avoir été champion de France et du monde amateur, il gagna, comme professionnel : Paris-La Havre, Paris-Caen, Paris-Roubaix, Paris-Tours, le Critérium National, le Critérium des As, le Tour de France, etc.

■ **Marcel Leprez.** — Après avoir déclaré votre société à la préfecture et une fois en possession du récépissé, vous devez vous préoccuper de l'insertion au « Journal officiel », en indiquant le titre de la société, le siège social, le but et la date de déclaration à la préfecture. Cette formalité peut avoir lieu dans le mois qui suit la déclaration et son coût est d'une vingtaine de francs.

■ **X., à Montpellier.** — Toutes les épreuves organisées dans les vélodromes parisiens sont généralement réservées aux licenciés.

■ **B. B.** — Pour obtenir une licence individuelle, adressez-vous à la Fédération Française d'Athlétisme, 45, rue de Clichy, Paris.

■ **Cycliste amateur.** — En principe, les coureurs cyclistes mettent dans leur bidon

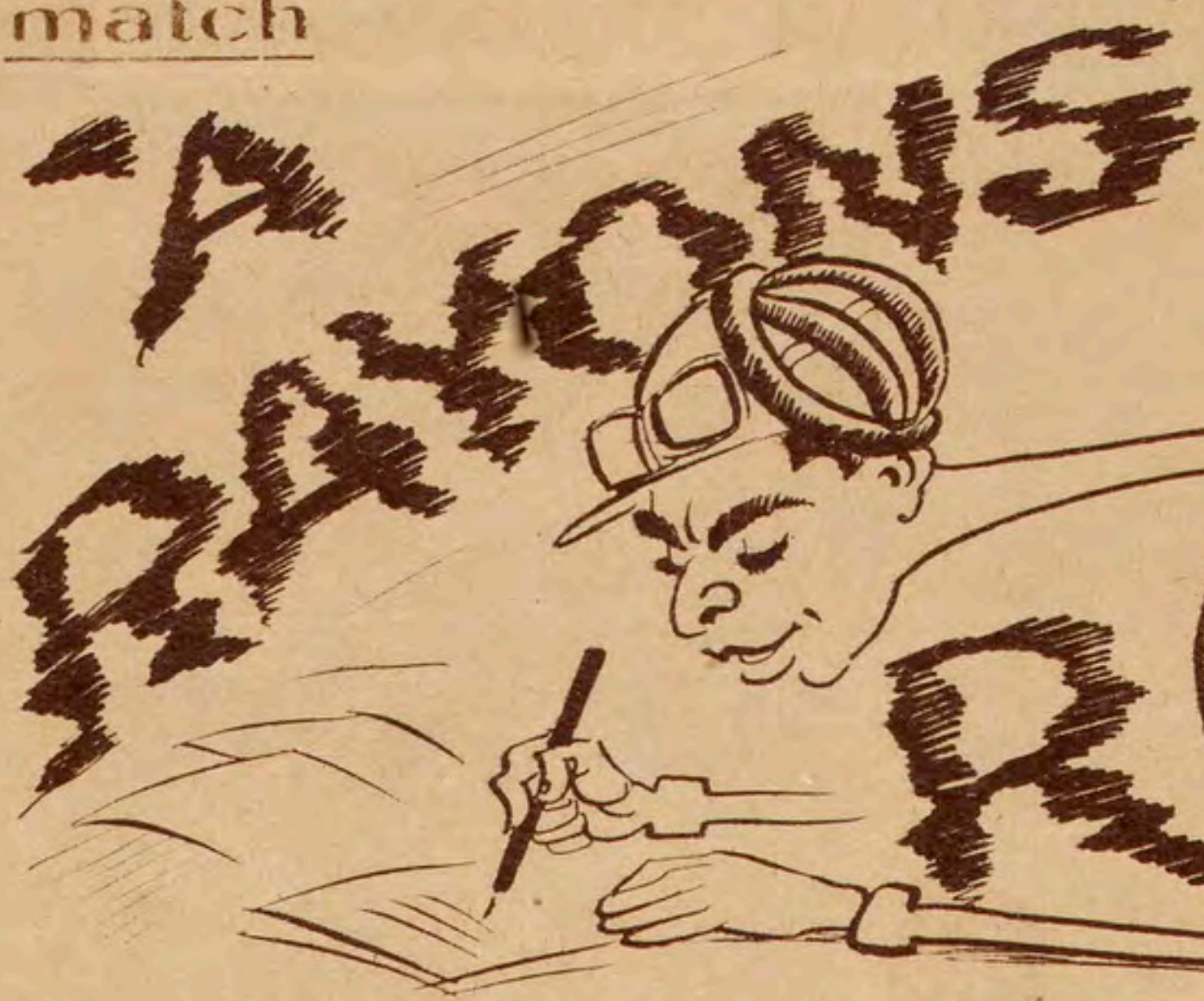
■ **Jo et Tino Corté.** — Vous avez raison, le vainqueur de la Coupe a été désigné d'office pour disputer le Tournoi de l'Exposition.

■ **Paul Fernandez.** — Ne pouvons nous occuper de ces échanges ou ventes; de nombreux sanatoriums ou œuvres seraient très heureux d'avoir cette collection en leur possession.

■ **Un ami du cyclisme, à Chalon-sur-Saône.** — 1° Les championnats du monde cyclistes sur route furent gagnés, depuis 1927, par : Binda, Ronse (2), Binda, Guerra, Binda, Speicher, Kaers, Aerts, Antonin Magne, Meulenberg. Les championnats de France revinrent, depuis 1920, à : J. Alavoine, F. Pellissier, Brunier, F. Pellissier (2), A. Soucard (2), F. Le Drogo (2), M. Bidot, Bisséron, A. Blanchonnet, Godinat, R. Lapébie, Louviot, Speicher, Le Grèves, Speicher; 2° Antonin Magne est né à Itrac le 15 février 1904.

■ **Un admirateur de Jean Nicolas.** — 1° Les couleurs du S.C.F. Fives sont bleu marine, chevrons blancs, culotte blanche; Arras : rouge, culotte bleue; Montpellier : rouge et blanc; Alès : bleu et blanc; Colmar : vert et blanc; Bordeaux : bleu marine et blanc; Calais : noir et or; Hautmont : bleu, blanc et orange; Nancy : rouge, filets blancs; Reims : tango, culotte noire; Troyes : marine et blanc; Toulouse : blanc cerclé rouge, culotte noire; Nîmes : rouge, écusson vert; 2° L'équipe de France, qui remporta la Tchécoslovaquie en 1933 et qui fut battue par 4 buts à 0 à Prague, avait la composition suivante : Defosse, Rolhion, Mattler, Delmer, Verriest, Delfour, Polge, Gérard, Veinante, Rio et Lhermine; 3° Merci de vos suggestions; nous y songerons.

■ **Futur grand champion.** — 1° Le champion britannique W. Bailey est né à Londres en 1888. Il a, depuis quelques années, cessé toute activité comme sprinter; 2° Ernest Catudal est né en décembre 1891 et Eugène Christophe le 22 janvier 1885. Celui qu'on surnomma le vieux Gaulois s'occupe de la préparation des jeunes amateurs français aux Jeux Olympiques et aux champion-



St Georges Paillard passe au quartier des coureurs, grave et mélancolique, Michel Pecqueux y surgit toujours rieur et agité. Coïncidence curieuse, ils habitent, au quartier, l'un au-dessus de l'autre, Paillard au rez-de-chaussée, Michel Pecqueux au premier.

— J'entends toujours Pecqueux rire aux éclats, taper du pied, faire un bruit infernal, déclara Paillard certain jour.

— Ah ! fit Michel Pecqueux, à qui on rapporta la réflexion de Paillard, ce n'est pas possible, je marche toujours sur la pointe des pieds.

— N'exagérons rien.

— Mais si, mais si, j'ai toujours peur de réveiller le lion...

Le lion ! La mode des surnoms, florissant de nouveau au Vel' d'Hiv', a fait décerner celui-là à Paillard. L'ancien champion du monde s'en moque d'ailleurs parfaitement. Le lion, le tigre, l'éléphant ou le zèbre, tous les animaux de l'arche peuvent bien y passer sans qu'il se départisse un seul instant de son flegme. Il fait son travail avec le plus grand sérieux, dispute ses courses avec la plus grande conscience et quitte les lieux de ses exploits dès la fin de la course qu'il a été appelé à fournir, ou aussitôt après sa séance d'entraînement. Il est grave et mélancolique, c'est vrai, mais de temps à autre le sourire fleurit sur ses lèvres, et son teint n'est plus celui d'un neurasthénique. En Paillard s'est opéré, depuis peu, une transformation complète. Jean Silvain, le fils du grand Silvain, du Théâtre-Français, n'y est pas absolument étranger. Il a modifié le caractère de Paillard, petit à petit, sans se presser, avec une patience admirable. Paillard s'est laissé faire. Sa forme physique s'est améliorée en même temps que son humeur, et il est redevenu le merveilleux champion qu'on croyait à jamais perdu.

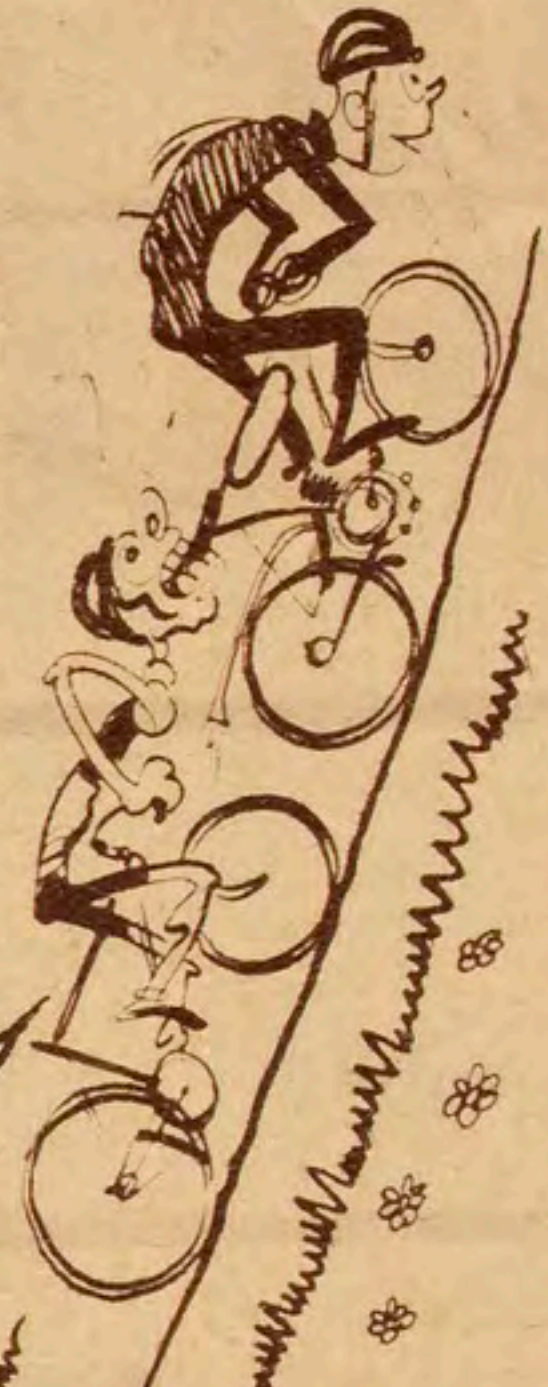


L'heure de la retraite a-t-elle sonné pour Piet Van Kempen ? Lui qui mettait beaucoup d'espoirs dans ses qualités de stayer a dû déchanter après une course passable à Paris et une autre bien mauvaise à Bruxelles. Il ne sait plus que faire. Demi-fond, américain, courses de six jours ou épreuves de vétérans ? Piet ne sait plus...

On ne l'a pas revu à Paris où il ne s'est pas installé et il n'a plus effectué le parcours Bruxelles-Paris à des allures record. Signations, du reste, à ce sujet qu'une polémique risque de s'ouvrir entre plusieurs de nos lecteurs. On se souvient peut-être que M. Bettinger avait mis en doute les temps de Piet Van Kempen sur la distance. Nos explications complémentaires n'ont plu qu'à moitié à notre correspondant. M. Calabrese nous écrit à son tour pour nous défendre — c'est gentil à lui.

« J'ai maintes fois effectué le trajet Paris-Bruxelles, nous a-t-il écrit, au volant d'une 11 légère de série. J'ai accompli les 300 kilomètres en 3 heures 10, soit près de 95 de moyenne. En habitué de la route, je ne prends les temps qu'une fois les faubourgs bruxellois franchis, sur la chaussée de Mons. Je « digère » donc parfaitement la performance de Piet Van Kempen. »

Tant mieux, monsieur Calabrese, nous n'en pouvions d'ailleurs douter. Mais « digérez » vous tout autant les performances de Piet Van Kempen stayer ?



En attendant, qu'on le plaisante ou non, Robert Grassin, avec ses jeunes stayers, fait du bon travail. Il nous présentera ses meilleurs élèves le 5 décembre, et lui-même, en cette occasion, fera ses adieux au public parisien. Il envisage cette dernière sortie avec nostalgie et il soupirait, l'autre matin, à la fin de son cours :

« Ce métier de professeur me plaît beaucoup, mais je n'aurais pas dû le choisir. C'est à chaque fois un coup de poignard dans le dos avec le rappel du passé, mes débuts timides dans le sillage de Léon Didier, et puis mes folles premières courses. Si seulement j'en trouvais un bon pour en faire un autre « Toto », mais je n'ai pas encore dégotté l'oiseau rare. »

Et Grassin attend toujours son nègre...



Le vélo-moteur Dorny sera-t-il adopté pour Bordeaux-Paris ? C'est probable, et les entraîneurs motocyclistes n'ont pas le sourire, à la seule exception de Van Celen... qui a repris son vélo de route et qui s'est remis très sérieusement à l'entraînement.

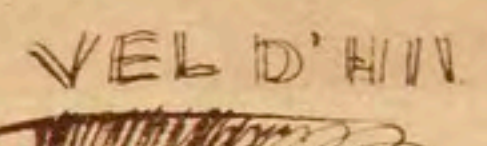
— D'ici le « Derby », déclarait-il l'autre jour, j'aurai retrouvé à la fois la ligne et le coup de pédale. Je fais cent kilomètres tous les deux ou trois jours. Je fonde à vue d'œil.

— Tu entraineras donc tout de même Maurice Archambaud ? lui demanda Julien Prunier.

— Mais naturellement. Je n'aurai pas peur de pédaler...

— Tu pourras même courir, souffla Guy Lapébie présent à l'entretien.

— C'est-à-dire que, non, tout de même pas... Il est vrai qu'il ne faut jamais forcer ses talents. Ce que fait Van Celen n'est déjà pas si mal. Les autres entraîneurs se contentent de se répandre en lamentations alors qu'il pédale.



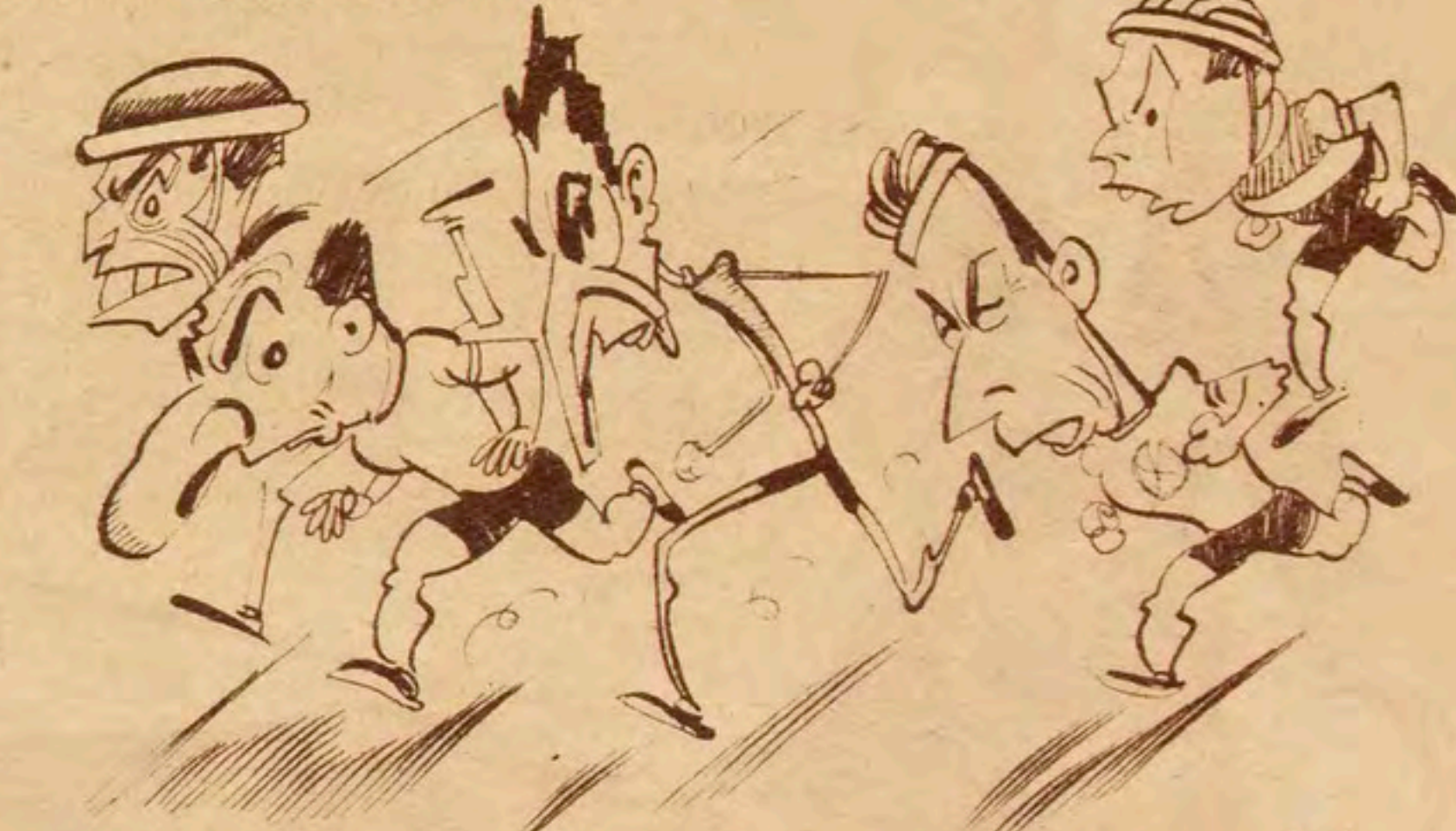
LES affaires ne s'arrangent pas, avec le Vel' d'Hiv', pour Lacquehay, Chaillot et Michard. Les pourparlers n'ont jamais été entamés avec Auguste Wambst, et ils ont vite été rompus avec Roger Lapébie et Paul Chocque. Pourtant, Lapébie a tenté, ces jours derniers, de renouer les relations avec le Vel' d'Hiv', mais en pure perte, semble-t-il. Il a même songé à faire de nouveau équipe avec Maurice Archambaud, honneur que le recordman du monde de l'heure a décliné sans une hésitation, et c'est pourquoi, sans doute, Roger Lapébie s'en ira se promener du côté de Tunis dans quelques semaines.



IL nous faut mettre au pilori Speicher et Guimbretière. Ils poussent décidément trop loin l'esprit d'équipe. Sous prétexte qu'ils habitent l'un au-dessus de l'autre, n'ont-ils pas projeté de n'acheter qu'un seul exemplaire de chacun des journaux qu'ils prenaient en double chez le même marchand...

« Nous paierons chacun notre semaine, a suggéré Speicher, je commence. »

Tout de même, Speicher et Guimbretière ne vont pas nous faire ça. Au fait, et pour leur album, leur collection, comment feront-ils ? Une idée : ne vantons jamais les qualités de Guimbretière sans souligner les mérites de Speicher. Passez-nous l'expression, mais ils seront bien « chocolats ».



Messori, dont on a lu ici même les intéressants souvenirs sur le sprint international, a usé d'autres moyens : il s'est rajeuni, cachant ses cheveux blancs sous la teinture.

« On me prend maintenant pour un jeune, plaisante-t-il, et je suis très demandé. Le plus difficile, c'est d'acheter les pots de peinture sans augmenter le prix de mes massages. »

Et pourquoi n'y aurait-il pas pour eux l'échelle mobile ?

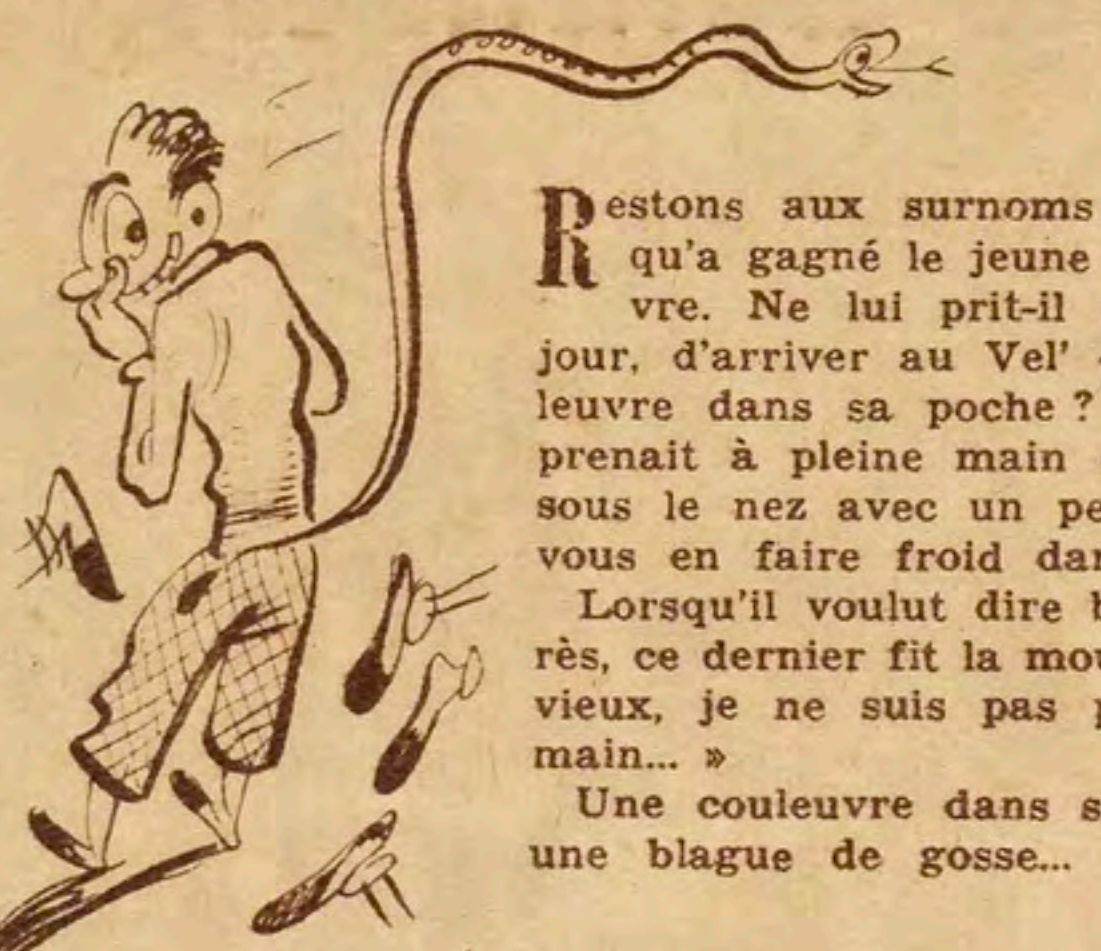
Renard regarderait le cours des peintures, Messori celui des teintures...



Malgré les déconvenues des uns et des autres, le demi-fond — ce grand coquet...

— fait sans cesse de nouveaux adeptes. Après avoir paru être une maison de retraite, le voici devenu une école maternelle. On prend maintenant les stayers au biberon. Et les anciens se font une bile folle. Si on leur ferme les portes du demi-fond, il ne leur restera plus rien pour prolonger leur carrière. Pitié pour les vieux !

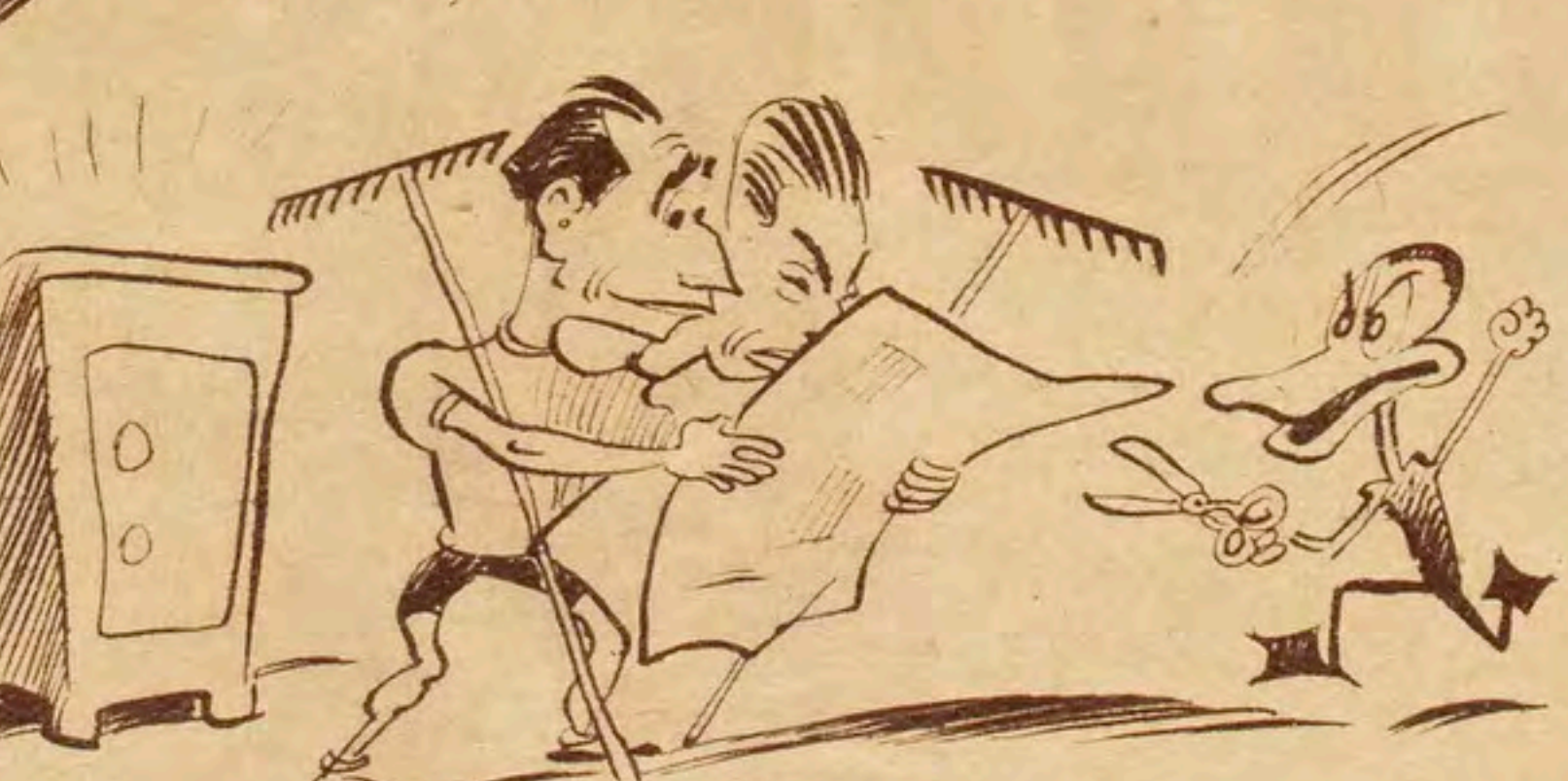
FELIX LEVITAN.



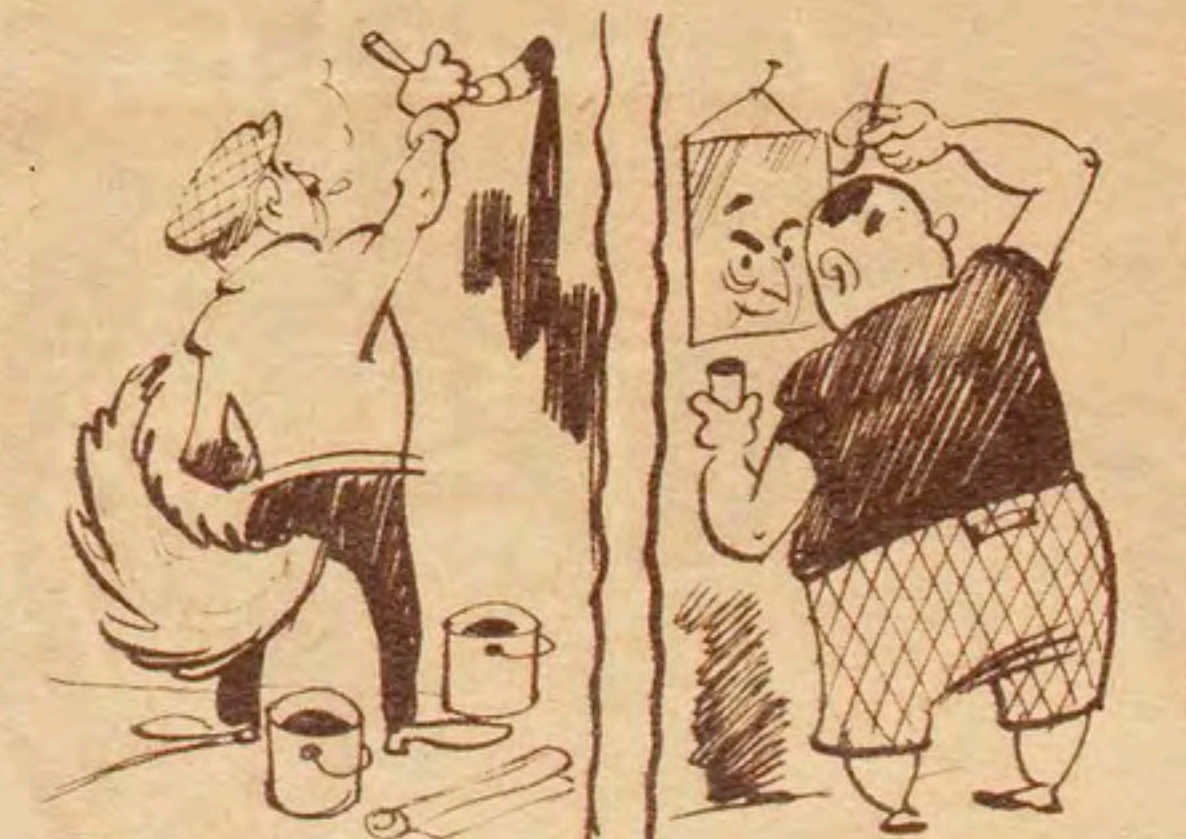
Restons aux surnoms pour signaler celui qu'a gagné le jeune Wiégant : la couleuvre. Ne lui prit-il pas fantaisie, l'autre jour, d'arriver au Vel' d'Hiv' avec une couleuvre dans sa poche ? Une couleuvre qu'il prenait à pleine main et qu'il vous mettait sous le nez avec un petit rire narquois... A vous en faire froid dans le dos...

Lorsqu'il voulut dire bonjour à Arthur Sérès, ce dernier fit la moue : « Ah ! non, mon vieux, je ne suis pas près de te serrer la main... »

Une couleuvre dans sa poche ? C'est bien une blague de gosse...

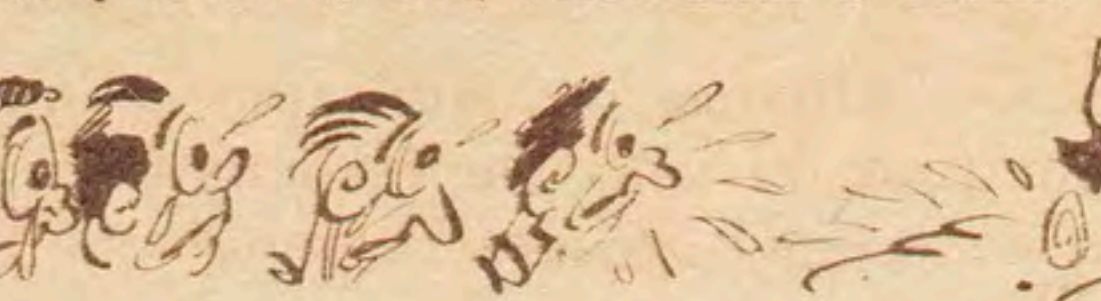


Il n'y aura pas la grève des soigneurs au quartier des coureurs. Chacun d'entre eux reste sur ses positions. Ils ont décidé de ne plus s'occuper du voisin, mais seulement de la clientèle. C'est encore la meilleure solution. Renard, lui, a fait de sa cabine un petit palais : papier propre, lino impeccable, peintures magnifiques, réchaud électrique, lectures choisies, eau de Cologne de qualité, rien n'y manque. Les clients affluent. D'autant plus que Renard possède des mains expertes. Mais avec Pecqueux qui casse tout dans ses crises de rire, combien de temps le cabinet de travail de Renard fera-t-il encore l'admiration générale ?



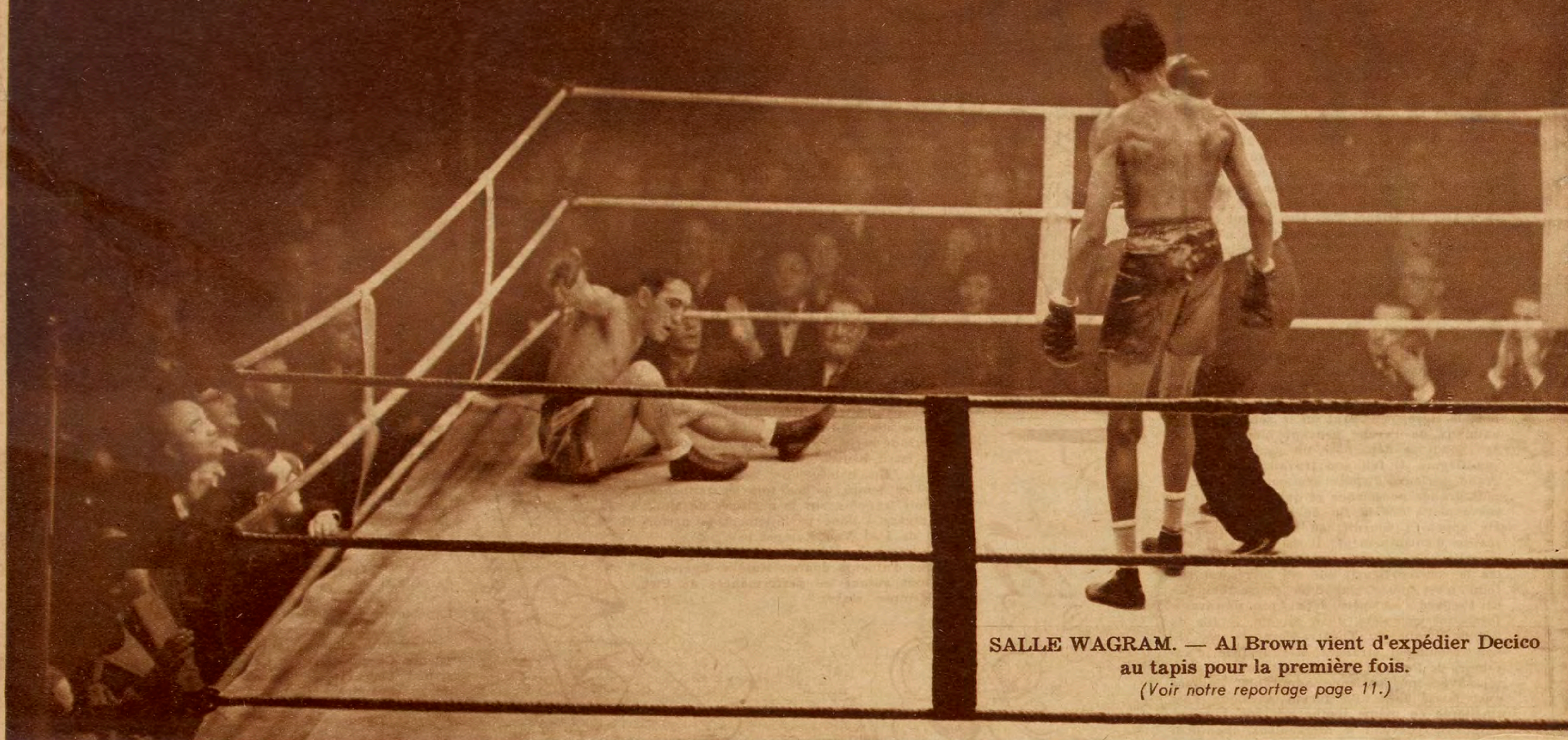
Ainsi Bartali n'ira pas en Palestine cette année. Il se contentera d'aller faire un tour en Tunisie. Et il sera accompagné de son ami Milo.

De quoi faire pleurer de rage tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à Bartali.

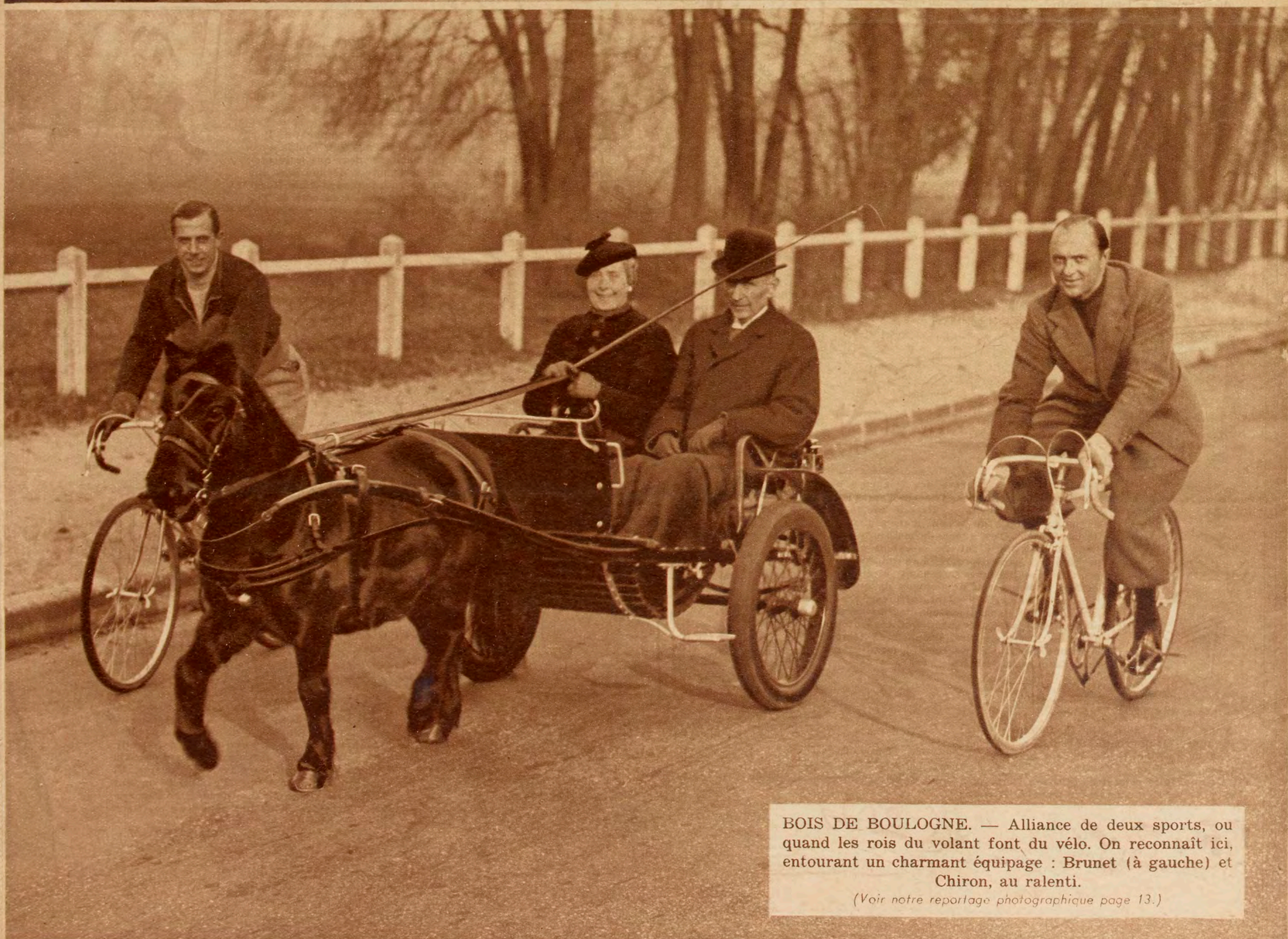


match

Le plus grand hebdomadaire sportif



SALLE WAGRAM. — Al Brown vient d'expédier Decico au tapis pour la première fois.
(Voir notre reportage page 11.)



BOIS DE BOULOGNE. — Alliance de deux sports, ou quand les rois du volant font du vélo. On reconnaît ici, entourant un charmant équipage : Brunet (à gauche) et Chiron, au ralenti.

(Voir notre reportage photographique page 13.)